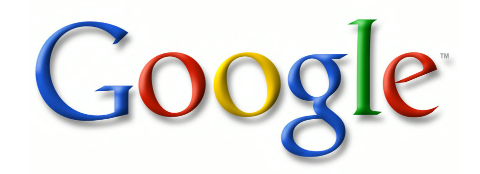


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

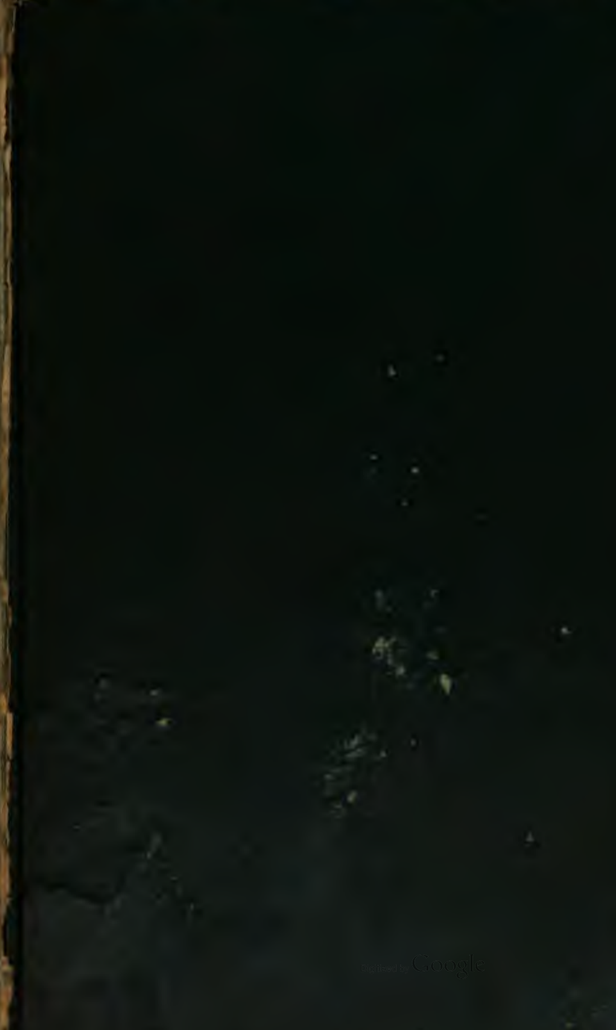
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



Digitized by Google



Vet. Fr. II. A. 37?



Digitized by Google

11831

Digitized by Google

Prob. Mart. le Sueur

Digitized by Google

CONFESSIONS

DES

HOMMES CÉLÈBRES

DE FRANCE,

ÉCRITES PAR EUX-MÊMES.

CONFESSIONS DE CLÉMENT MAROT.

Digitized by Google

Digitized by Google

CONFESSIONS

DE

CLÉMENT MAROT,

Publiées et mises en François moderne par l'Auteur de l'AVENTURIER FRANÇOIS.

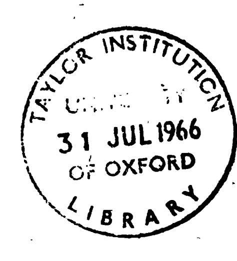


A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue de Savoie, N°. 12, chez LOUIS, Libraire, rue Saint-Severin, n°. 110, et chez les marchands de nouveautés.

AN VI. —— 1798.

Digitized by Google



Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

Le premier volume de cette Collection des Confessions de nos hommes Célèbres contient celles de Rabelais, qui ont déjà paru chez Louis, Libraire, Rue Séverin. On verra, dans le troisieme, les Confessions de Michel Montaigne. Par la suite paroîtront successivement celles de Théophile Viaud; (jeune homme plein d'esprit, qui se vit condamner au bûcher, et qui fut enfermé dans le cachot de Ravaillac, par les persécutions des Jésuites;) puis celles de

Digitized by Google

Descartes, de Scarron, de Bossuet, de Fénélon, enfin de tous nos hommes les plus distingués. Ils se peignent eux-mêmes, et avouent, du style le plus décent, les fredaines qui ont pu leur échapper, ce qui doit offrir quelque chose de piquant. Leur histoire est liée à celle de la Nation, et peut initier les jeunes Lecteurs de Romans dans l'étude de l'histoire, ce qui ne sera pas sans utilité. On trouve, chez tous les Libraires qui vendent cet ouvrage, deux autres morceaux du même auteur. 1°. *La Visite en Angleterre, ou l'Asyle des*

Digitized by Google

Honnêtes-Gens. C'est un badinage innocent et réservé sur les Émigrés et sur les Anglois, dont le Gouvernement, les procédés et les ressources sont peints rapidement et d'une maniere, qui peut relever la plaisanterie par une idée d'instruction. 2°. *Le Législateur des Chrétiens* ou *l'Evangile des Déïcoles*. 2 vol. C'est l'histoire de J. C. mise à-peu-près dans le style et la forme du Télémaque, et qu'on a cherché à rendre amusante. Ce livre est sous presse.

L'auteur a fait, dans trois guerres différentes, trois ouvrages sur les Anglois. 1°. *Les*

Sauvages de l'Europe, 2°. *Les Amans Françoîs à Londres*, ou *les délices de l'Angleterre*. 6°. *La Visite en Angleterre*, ou *l'asyle des honnêtes-gens*. Ce petit Roman contient en abregé un coup d'œil sur le Gouvernement d'Angleterre.

Les éditions des deux premiers ouvrages sont épuisées.

Le troisieme se trouve chez l'Auteur.

Digitized by Google

CONFESSIONS
DE
CLÉMENT MAROT.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance, Enfance.

Je me suis toujours senti quelque répugnance pour me confesser aux pieds d'un prêtre. C'est un peu pour cela peut-être qu'on m'a souvent accusé d'être partisan des nouvelles opinions, pour lesquelles on chauffe à présent si cruellement les gens. Je fais aujourd'hui ma confession au Public. Cela paroît en-

Digitized by Google

core plus fort que de la faire à un individu, et cela l'est moins. Quand j'écris ainsi mes aveux pénibles, je suis seul dans mon cabinet, je ne vois pas, devant moi, ce Public à qui je les adresse, et qui ne fera peut-être qu'en rire. Je ne suis pas si honteux que quand je me vois humblement prosterné aux pieds d'un frocard, qui, dans le fond, ne vaut pas mieux que moi, et se donne les airs de me chapitrer d'importance. Je ne me suis jamais bien fait à ce rôle, et, malheureusement, je n'ai pas encore long-tems à le jouer. Je sens le pauvre état de ma santé. Mes chers amis, il faudra bientôt tirer le rideau, et dire : « la farce est jouée. »

Je suis né à Cahors en 1495.

Digitized by Google

sous le règne du bon Roi Louis XII. On étoit alors occupé d'un événement qui faisoit plus de sensation que ma naissance obscure. Je veux parler de la découverte du nouveau monde, faite, l'année précédente, par le Génois Christophe Colomb.

Mon pere étoit un poëte doré qui portoit les livrées du Roi, et non de l'indigence. Le titre de valet l'honoroit peu, ce me semble, quoiqu'il fût au service du Monarque. Cependant je puis dire, en style poétique, que mon berceau fut également placé à la Cour et sur le Parnasse.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Marot Page.

JE fus élevé avec les Pages à l'école de l'espiéglerie, ou plutôt de la polissonerie. Je fus Page, moi-même; jugez si ce titre, joint à celui de Poëte, doit annoncer un Sujet bien sage.

Je suprime les détails de ma premiere enfance, pour arriver à l'âge où l'on commence à en sortir. J'étois Page, comme je viens de le dire, et l'on m'avoit attaché au service de la belle Princesse Marguerite, sœur de François, l'héritier présomptif de la couronne. Ce service me plaisoit beaucoup, et j'avois un

Digitized by Google

plaisir sensible à nommer cette chere personne ma maîtresse. Dès que je fus capable de sentir mon cœur, je l'avoue franchement, il brûla pour elle. M'est-il permis de dire, ce qui a été reconnu publiquement, que je fus payé de retour? Elle rougissoit en me donnant ses ordres, je rougissois en les exécutant; mais quelle rougeur délicieuse!

Je passe rapidement sur ma vie de Page, et je n'en rapporterai qu'une espiéglerie, pour me hâter de jouer, aux yeux de mes lecteurs, un rôle plus noble que celui de jeune polisson. L'amant aimé d'une princesse Royale doit se produire aux yeux du Public, sous un aspect plus imposant.

CHAPITRE III.

Tour de Page.

POUR en venir au trait de Page, un jour le premier Président du Parlement de Paris étoit venu en députation, pour présenter au Roi des remontrances. Il attendoit le moment de se voir introduit. C'étoit un homme grave et empesé, il étoit assis sur un fauteuil. Il avoit les yeux fermés, soit pour méditer, soit pour dormir. Je m'étois préparé, depuis deux ou trois jours, pour lui jouer un tour. J'avois amassé, dans un étui, des puces qui avoient jeuné

Digitized by Google

deux ou trois fois vingt-quatre heures. J'eus soin de les semer sur son siege. Elles eurent le tems d'entrer dans sa culotte, pendant cinq quarts d'heure mortels que le Roi le fit attendre. Affamées, elles le piquerent cruellement. Il commeçoit à sentir leurs aiguillons insuportables, quand le Roi parut. Il se mit en devoir de lui prononcer gravement le discours qu'il avoit préparé ; mais les deux ou trois cent ennemies, qui le poignardoient à l'envi, déconcertoient, malgré lui, sa gravité, et lui faisoient faire des soubresauts et des grimaces, dont le bon Roi Louis XII, prévenu, ne put s'empêcher de rire. Le rire de S. M. acheva de confondre l'Orateur, qui cessa de

Digitized by Google

haranguer le Roi, pour jurer contre les puces. En lui jouant ce tour, je lui rendis service. Louis qui étoit, d'abord, piqué contre le Parlement, n'eut plus de rancune aussitôt qu'il eut ri, et lui accorda, en faveur de ses grimaces tout ce qu'il avoit demandé.

CHAPITRE IV.

Libertinage.

Nous ne nous bornions pas à ces espiégleries. Mes camarades et moi, nous donnions dans un librtinage décidé, dont je rougissois un peu. Nous avions lié connoissance avec une société secrette de Cordeliers, Carmès et autres Moines, qui s'amusoient, pour le moins,

Digitized by Google

autant que nous. Je ne puis me résoudre à décrire aucune des parties que nous faisions avec ces saints débauchés. Si ma Princesse avoit su la petite vie que je menois. j'aurois été, sûrement, très-mal dans son esprit Il y avoit. entre nous autres Pages et nos moines, une damnable émulation à qui feroit le plus de sotises, et nous nous vantions, chacun de notre côté, d être plus libertins que nos concurrens Cela fit un procès entre les deux corps, écclésiastique et laïque. Ce procès fut porté au tribunal secret de quelques débauchés dignes de juger une pareille contestation. Nous perdîmes, et il fut décidé, à l'unanimité, que les moines étoient beaucoup plus

Digitized by Google

polissons et plus libertins que les Pages.

Ce libertinage m'auroit peut-être guéri de ma passion pour ma princesse; mais cette maladie s'accrut bientôt par une aventure, qui augmenta le goût de Margueritte pour moi. Ce goût devint très-naturel, et fondé sur la reconoissance; car je lui sauvai la vie.

CHAPITRE V.

Princesse sauvée, Amours.

ELLE se trouvoit égarée à la chasse au sanglier. L'animal furieux la rencontra seule. Il voulut fondre sur elle. L'infortunée s'enfuyoit à toute bride; mais

Digitized by Google

elle resta, dans la forêt, suspendue par ses cheveux, comme Absalon, parce qu'elle passa sous des branches d'arbres qui descendoient trop bas, et qu'elle ne sut pas les éviter. Son cheval s'échappa de dessous elle, et la laissa suspendue. Le sanglier l'atteignoit en ce moment; et, sans doute, il alloit la faire périr. J'eus le bonheur de le renverser, d'un coup de sabre. Je délivrai ma chere princesse de l'arbre qui lui servoit de soutien patibulaire. Elle étoit évanouie; mais je ne tardai pas à la faire revenir à elle-même. Elle r'ouvrit les yeux; elle vit son sauveur à ses genoux, et l'animal son ennemi, expirant peu loin d'elle. Je vis, dans ses regards, l'impression charmante que je

lui fis dans ce moment. Elle m'a plusieurs fois avoué, depuis, que je lui parus un Dieu dans cet instant favorable, et que son cœur fût à moi pour jamais.

CHAPITRE VI.

Mere de François Ier. et autres.

ME voilà donc l'amant aimé d'une grande princesse. Il y a là de quoi flatter l'amour propre d'un jeune homme et d'un poëte. j'étois menacé même d'avoir encore une autre princesse pour amante. Je dis ménacé, parce que je ne me souciois pas de celle-là. C'étoit la mere de ma divinité. Cette da-

Digitized by Google

me trop puissante avoit des prétentions sur le cœur de tous les hommes qui lui paroissoient aimables. Malheureusement, pour elle, il me sembloit qu'elle ne le paroissoit pas également à ceux dont elle appeloit les hommages Elle étoit cruelle et vindicative, quand on ne correspondoit pas à ses prévenances. Elle persécutoit le connétable de Bourbon, le plus beau cavalier peut-être de son siecle, parce qu'il n'avoit pas trouvé qu'elle fût la plus belle dame de la Cour. Je la trouvois aussi trop respectable ; mais il falloit bien me garder de le lui témoigner. Cette auguste matrône avoit la rage de ne pas vouloir être respectée. Elle désiroit absolument qu'on lui manquât. Elle

Digitized by Google

daigna me faire des complimens sur le service que j'avois rendu à sa fille, et me dire des choses très-gracieuses. Je ne savois que lui répondre. Je parus confus et embarrassé. Elle me sut gré de ma confusion, qu'elle prit pour l'effet du trouble que me causoient ses charmes. Je lui laissai croire tout ce qu'elle voulut.

Le talent de la poésie entra dans mon ame, avec l'amour. Je composai des vers, et je célébrai la belle Al x. Je donnai ce nom à l'objet de mes chants, parce que ma chere princesse épousa bientôt à-près, en premieres noces, le Duc d'Alençon. Ce seigneur ne me parut pas si épris de moi que son épouse. C'étoit à moi cependant qu'il devoit l'avantage de la possé-

Digitized by Google

der, car, sans moi; elle eût péri sous la dent du sanglier.

CHAPITRE VII.

Promesse du Roi.

Le frere de ma bien-aimée, le prince François étoit plus sensible à cet exploit, qui me faisoit honeur. Il aimoit sa sœur presqu'autant que ses maîtresses. Il m'assura d'une reconoissance éternelle. Il me fit passer des récompenses pécuniaires, qu'un Page pouvoit recevoir sans se compromettre; mais il dit qu'il ne s'en tiendroit pas là. et que, dès qu'il seroit sur le trône, il se souviendroit de moi. Ce bon-

Digitized by Google

heur ne tarda pas à lui arriver. Le bon Roi Louis XII, le pere du Peuple, mourut, parce qu'il avoit fait trop d'efforts pour contenter une jeune épouse. François Ier. lui succéda. Sa sœur le somma de sa parole en ma faveur. « Mon frere, lui dit-elle, vous avez promis de faire beaucoup pour Clément Marot. » — « Ma sœur, lui répondit-il, je ferai plus encore que je n'ai promis. » Il dit cela d'un ton qui nous fit espérer les plus grandes faveurs. J'étois déjà presque tenté, d'après ces promesses pompeuses, de me croire nommé au moins Connétable de France. Le brave Bourbon, revêtu de cette dignité étoit forcé de quitter la France, par les persécutions de la mere du Roi.

Digitized by Google

J'étois déjà presqu'embarrassé pour accepter la dépouille de ce digne héros, si l'on me la présentoit.

La princesse mon amante vint enfin me trouver. « Mon frere, me dit-elle, a décidé ce qu'il veut faire pour vous. Il doit vous l'annoncer aujourd'hui. Il va partir pour l'armée. Je crains qu'il ne vous place dans le militaire. Vous pourriez y gagner de la gloire ; mais l'amour y perdroit. » -- « N'importe, madame, répondis-je. Une grande princesse comme vous doit toujours recomander, à tous ceux à qui elle daigne s'intéresser, d'embrasser le parti de la gloire.

Digitized by Google

CHAPITRE VIII.

Comment accomplie, le jaloux.

Le même jour en effet, le Roi m'apella : « Marot, me dit-il, je n'ai pas oublié le service que vous avez rendu à ma sœur. Pour le reconoître, je vous enmene, avec moi, à l'armée. » Ainsi ce charmant monarque, pour me récompenser d'avoir sauvé la vie à sa sœur, me donnoit la faculté de me faire tuer avec lui. Il fallut accepter cette faveur, avec la plus profonde reconoissance. J'osai demander timidement au Roi, qui m'admettoit à sa suite, en quelle

Digitized by Google

qualité ? « Vous serez me répondit-il, ce qu'est votre pere. » Je restai confondu. Mon pere étoit valet-de-chambre. Je me voyois donc condamné à être valet, et voilà où aboutissoient toutes ces promesses pompeuses qu'on m'avoit faites. J'étois dans le cas de risquer mes jours; mais sans aucune gloire. Cette condition servile me soumettoit à des périls obscurs, à une vie qui me paroissoit presqu'ignominieuse. J'allai me plaindre à ma princesse : « Je ne reconnois pas là mon frere, me dit-elle. Je lui parlerai, et je vous ferai rendre justice. » Je la revis, le soir même. Elle me parut très-piquée. « J'ai parlé, me dit-elle, il n'y a rien à faire

Digitized by Google

pour le présent. C'est mon mari même qui a trompé mon frere. Il lui a dit que je demandois, pour vous, une place pareille à celle de votre pere. Il me l'a accordée sur le champ, comptant remplir mon vœu. A présent, il ne veut pas s'en dedire, d'autant plus que le Duc d'Alençon, mon indigne époux, qui vous en veut, lui soutient qu'il ne doit pas agir autrement avec vous; qu'il mortifieroit et humilieroit votre pere, s'il vous élevoit au-dessus de lui; mais patience ! je ne vous perdrai pas de vue. Je veillerai en votre faveur. » Il fallut me contenter de cette promesse vague, et d'un baiser cueilli sur la main Royale de mon amante.

Nous rencontrames son per-

Digitized by Google

fide époux, qui me sourit malignement. « Vous êtes des nôtres, me dit-il. Je ne vous oublierai pas, et je ne serai pas un des derniers à parler pour vous. » Il fallut encore remercier ce détestable jaloux, que je donnois à tous les D . . dans le fond de mon cœur.

CHAPITRE IX.

La Courtisanne.

Je n'étois pas fort pressé de partir dans la belle qualité dont le Roi m'avoit décoré. Je cherchois à m'égaier, pour me consoler de mes brillantes espérances déchues. Les faveurs de ma belle princesse auroient été


OXFORD · TAYLOR INST ·
Digitized by Google

une grande consolation ; mais le jaloux nous surveilloit, et nous étions privés des douceurs du tête-à-tête. Ne pouvant jouir de mon amante, qui étoit encore parfaitement intacte de ma part, je m'en dédomageois le mieux qu'il m'étoit possible.

Un soir, en rôdant, comme un fainéant, dans les rues de Paris, je rencontrai, parmi les Beautés familieres, qui offrent leurs charmes aux passans, une grande fille, tout-à-fait jolie, qui, au clair de Lune, me parut ressembler singuliérement à ma princesse. Mon imagination jouoit probablement, et me faisoit paroître la ressemblance beaucoup plus frapante qu'elle ne l'étoit réellement. La Beauté publique vînt à moi :

Digitized by Google

« Marotin, me dit-elle, viens chez moi. » Par hazard, la princesse m'avoit quelquefois donné le même nom. Je trouvois que la Nymphe banale avoit précisément la même figure, la même taille, le même son de voix que ma Divinité. Pour comble de ressemblance, je l'entendis nommer Marguerite. C'étoit le nom de ma bien-aimée. Mon imagination s'alluma. J'avois entendu dire quelquefois que des princesses avoient poussé le libertinage jusqu'à se déguiser, pour jouer ainsi le métier de courtisannes, et attaquer, dans les rues, les hommes qui leur plaisoient. Je fus tenté de croire que ma princesse elle-même, avoit imaginé cet expédient, pour jouir, avec moi, des dou-

Digitized by Google

ceurs du tête-à-tête, dans un lieu où, probablement, on n'iroit pas la chercher; mais je pensois qu'elle n'avoit que moi en vue, et qu'elle étoit trop honnête, pour songer à aucune autre jouissance.

Marguerite m'engageoit tendrement à monter chez elle. J'étois indécis; jamais je ne m'étois permis cette honteuse fréquentation. Un de mes amis passa, me reconnut. La Déesse des rues me lâcha sur le champ, et se retira dans son allée. Je suivis tristement mon ami, qui n'avoit pas fait attention à la bonne fortune qu'il m'avoit fait manquer. Je le quittai bientôt, et je continuai de me promener tout pensif. « Qu'elle est cette Marguerite, me disois-je?

Digitized by Google

Pourquoi s'est-elle retirée sur le champ, quand elle m'a vu aborder par mon ami, qui auroit pu la reconnoître, si elle étoit véritablement la princesse ? » Je rentrai chez moi avec le plus grand penchant à croire que la sœur du Roi descendoit si bas, pour pouvoir jouir de mes embrassemens.

CHAPITRE X.

Les deux Marguerites.

JE revis, le lendemain, la princesse. A son aspect, je rougis intérieurement de l'indécence que j'avois osé soupçoner sur son compte, et je sentis que je serois fort mal reçu, si je m'a-

Digitized by Google

visois de lui dire : « Madame, n'est-ce point vous qui m'avez raccroché hier soir, dans la rue Tire-Boudin ? » Je concevois que sa réponse à une pareille question auroit dû être de me faire jeter par les fenêtres Aussi me gardai-je bien de la lui faire; mais je repassai, le soir, dans la rue où j'avois vu Marguerite. Je ne l'aperçus pas. Je ne vis que sa compagne. Je voulus la questionner sur sa camarade. Je lui dis que cette fille ressembloit à une grande Princesse de ma connoissance, et je lui demandai si ce n'étoit point elle. « Je n'ai point le tems, me répondit-elle, de m'amuser à répondre à tes extravagances. Il faut que je serve le Public Repasse demain. Je parlerai à ta prin-

Digitized by Google

cesse, et je te ferai introduire auprès d'elle. »

Je fus fidele au rendez-vous le lendemain. On me fit monter, à tâtons, dans l'auguste repaire. On m'introduisit dans une chambre assez obscure, où j'entrevis, dans un alcove, ma divinité de la surveille : « Hé bien, petit coquin, me dit-elle, vous avez donc su me reconnoître, malgré mon déguisement? Vous voyez ce que je fais pour vous, me serez vous fidele du moins? » Je soupçonnai qu'on avoit prévenu la friponne; qu'on avoit fait le plan de me la donner pour la princesse, à laquelle j'avois dit qu'elle ressembloit; qu'on ne m'avoit introduit dans un apartement obscur, que pour me tromper aisément, et me li-

Digitized by Google

vrer aux chimeres qui me passeroient par la tête. Cependant, j'aimois à me prêter à l'illusion, et je sentois qu'elle opéroit beaucoup sur moi.

Je me mis donc à faire ma cour en regle, et à parler à la Déesse avec un respect auquel elle ne devoit pas être accoutumée, si elle n'étoit qu'une impure. Elle étoit sans doute faite à des procédés plus brusques, aussi mon phébus me parut-il l'impatienter imperceptiblement. « Mon cher ami, me dit-elle. il faudra que tu reviennes de jour. Je n'ai pas le tems à présent, d'entrer dans tes longues explications, et de recevoir tes grands complimens. » Je reçus rendez-vous, pour le lendemain dans l'après midi,

Digitized by Google

et je pris congé de la belle. Je partois assez peu enthousiasmé d'elle, tout-à-coup sa compagne m'arrêta : « Parle-donc, dit-elle, déserteur, comptes-tu partir sans nous payer? » Je ne vis là rien qui sentît la véritable princesse.

Il m'étoit bien difficile de croire que j'avois vu en effet la sœur du Roi, dans cet impur asyle. Cependant, j'y retournai de jo r. J'y fus reçu dans l'ombre. Je donnai carriere à mon imagination, et je fis encore pire. « *Si ce n'est pas une princesse*, me disois-je, c'est du mo ns quelqu'un qui lui ressemble, et c'est jouir d'elle en quelque façon, que d'avoir, dans ses bras, son image vivante. »

Digitized by Google

Cette jouissance me donnoit du goût pour le fruit défendu. Je cherchois à étendre mes pousuites jusqu'à la divinité même, objet de mes sinceres adorations. Il me paroissoit que l'Altesse adorable partageoit mes désirs, et cherchoit les moyens de les couronner, et je me promettois d'obtenir, tôt ou tard, des faveurs réelles. Je n'étois pas bien désabusé d'ailleurs sur le compte de la demoiselle du sombre asyle, et je me plaisois toujours à me flater qu'elle pouvoit être la grande dame, dont j'étois épris.

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

Fruits cuisans.

CEPENDANT, je commençai à sentir les fruits de mon commerce scandaleux avec une fille publique. J'éprouvois des douleurs qui me faisoient craindre que je ne fusse atteint de ce que nous appelons le mal Napolitain. C'est une maladie, comme on sait, que les compagnons de Christophe Colomb nous ont aportée du Nouveau Monde, par eux découvert. Ils sont venus répandre, à Naples, cette honteuse incommodité. Les François, ayant fait alors la conquête de ce Royaume, ont re-

Digitized by Google

cueilli ce virus, qu'ils ont répandu dans toute l'Europe. Voilà tout ce qui nous reste des exploits et des prouesses du Roi Charles VIII. Cette maladie est fort dangereuse pour le présent, parce que nous n'avons pas encore découvert un moyen sûr de la guérir. Elle pourra l'être moins par la suite, quand nous serons plus habiles.

J'étois bien humilié de l'état où je me trouvois. Je me sentois fort embarrassé devant ma princesse. Je pouvois encore moins lui dire : « Est-ce vous, madame, qui m'avez infecté de la peste vénérienne, dans une rue écartée ? » Pour comble de dépit, elle n'avoit jamais eu tant de facilité pour se trouver seule avec moi. Les tête-à-

Digitized by Google

tête furent fréquens. Elle s'y livroit, de bon cœur, à tout son amour. Je croyois voir quelquefois l'heure du berger prête à sonner, et je n'osois profiter de l'occasion. Je m'imaginois voir qu'elle étoit surprise de ma froideur ou de ma gaucherie; mais je ne pouvois me mettre dans le danger de communiquer à cette personne royale l'infection dont j'avois lieu de me croire atteint. J'étois bien puni de mon libertinage. Je me voyois privé du plaisir de jouir réellement de l'objet le plus adorable, pour m'être trop pressé d'en jouir en idée dans les bras d'une malheureuse; car je ne pouvois plus gueres maintenir l'illusion dont je m'étois bercé.

Ces détails sont bien infinis.

Digitized by Google

Ils n'ont rien de ce brillant que le génie de la poësie me faisoit entrevoir autour de ma radieuse Princesse. Aussi, je donne à ce recit l'humble titre de *mes Confessions*, et je ne dois pas être aussi rayonnant dans l'antre de Priape, que dans la cour du Dieu de Cythere, ou dans celle des Muses.

CHAPITRE XII.

Départ pour l'armée.

CES honteux passe-tems me conduisirent jusqu'à l'instant du départ. La duchesse d'Alençon me parut instruite de mon libertinage. Elle m'en fit de doux reproches, d'une maniere un

Digitized by Google

peu énigmatique ; mais son amour n'en fut point altéré. Je la chantai, elle me chanta, car elle faisoit aussi fort joliment des vers ; talent que le Roi son frere possédoit comme elle. Je fus plus honoré à ses yeux, comme poëte, que comme amant. Il paroît qu'elle me sut gré de ce que j'avois sacrifié mon plaisir à la crainte de lui communiquer le poison dont j'étois légerement atteint. Elle exigeoit des aveux de mes fredaines. Je n'osai les lui faire que par écrit, après mon départ. Elle me manda qu'elle avoit ri de mon idée touchant la Marguerite du lieu secret. Elle me fit compliment d'avoir joui en imagination, et se felicita d'a-

Digitized by Google

voir été du moins, présente à mon esprit, pendant mes égaremens.

Nous nous trouvâmes bientôt sur les Alpes, où il fallut nous battre contre les Suisses. Cette bataille de Marignan, qu'on apeloit celle des Géans, dura trois jours. Le Roi se battit comme le plus brave chevalier de son Royaume. Quoique simple valet, je me comportai aussi vaillament que lui, sous ses yeux. Il me loua plusieurs fois. Il dit qu'il vouloit me récompenser. Le Duc d'Alençon, qui l'obsédoit, l'en empêcha. Le Roi vouloit me donner un grade militaire ; le Duc disoit qu'on ne pouvoit pas décorer, d'un poste honorable, un valet de chambre. Le malheureux ! c'étoit

Digitized by Google

toit lui qui m'avoit fait revêtir de cet emploi, par qui la porte des honneurs militaires m'étoit fermée.

Le chevalier Bayard fut des premiers à me remarquer dans les combats : « Voilà, dit-il, un jeune poëte qui manie aussi bien l'épée que la plume ; il faut l'avancer. » Il plut au Roi de se faire recevoir chevalier par ce héros. Je ne décris point cette cérémonie, dont je fus témoin. On sait ce que c'est que la veillée d'armes, l'accolade, tous les rites qui composent cette réception. A la fin de cette fonction, le généreux Bayard m'apperçut : « Quand le Roi voudra, dit-il, j'en ferai autant pour ce jeune héros » Je rougis, mais je me disois en secret que je le méritois.

Digitized by Google

Le reste de la campagne fut aussi glorieux pour moi que pour le Roi : je revins, avec lui, à Paris. Je n'avois reçu que des récompenses pécuniaires. Elles m'étoient funestes, en me donnant les moyens de me livrer au libertinage, qui m'auroit ruiné dans l'esprit de ma Princesse, si elle n'avoit pas eu, pour moi, un amour à toute épreuve.

Je ne détaille point deux ou trois autres campagnes qui auroient dû me porter aux premiers honneurs militaires, si la valeur avoit suffi, et si le Duc d'Alençon n'avoit pas toujours détourné la bonne volonté du Roi. Le misérable me tenoit parole. Il m'avoit bien dit qu'il se souviendroit toujours de moi.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Bataille de Pavie.

ENFIN, à la derniere campagne, j'allois triompher de sa haine. La veille de la bataille de Pavie, le Roi avoit dit : « Si Marot se conduit dans cette bataille, comme dans les précédentes, on en dira ce qu'on voudra, je l'éleverai à un grade militaire très-supérieur. » Il n'en fallut pas d'avantage pour m'inspirer un redoublement de courage. Je me battis comme un lion. Je cherchois, de tous côtés, la gloire, sans songer que j'étois dans le cas de rencontrer plus infailliblement la mort. Le Roi,

Digitized by Google

sous les yeux duquel je donnois si galament des coups de sâbre, et auquel j'eus le bonheur d'en épargner quelques-uns, s'apperçut de mes exploits, et me cria plusieurs fois ; « Courage, l'ami Marot ! le Roi vous regarde. » Le brave chevalier Bayard, qu'on trouvoit partout où il y avoit du danger, s'apperçut aussi de mes prouesses, et me cria comme le Roi : « Courage, brave jeune homme ! nous ne vous oublierons pas. » On sent que des paroles si flatteuses étoient de l'huile jettée sur le feu. L'espoir d'obtenir un grade militaire m'enlevoit et me paroissoit infaillible. Pour comble de bonheur, je fus blessé. Je dis bonheur, car cette accident me me parut une bonne fortune. Je

ne doutai plus alors de la brillante récompense qui m'attendoit. Tout-à-coup, j'entends crier : « Le Roi est pris ». Il venoit d'être forcé de se rendre aux ennemis. Adieu mes récompenses ! Je courus, je le vis conduire du côté des Espagnols. Il étoit entre leurs mains, et paroissoit plein de courage et de majesté. Il ne m'apperçut pas. J'aurois payé, dans ce moment, un de ses regards, de toute ma fortune. J'étois désespéré. Ce qui me consola un peu c'est que je vis, auprès de lui, le Duc d'Alençon aussi prisonnier, qui ne sourioit plus malignement. Je me promis de fréquenter, du moins, son épouse avec plus de liberté.

Après toutes les espérances

Digitized by Google

d'une brillante fortune que j'avois eues, il fallut me retirer à l'hôpital, pour me faire soigner de ma blessure. Les chirurgiens expéditifs voulurent me couper le bras pour le guérir; c'étoit-là que j'étois blessé. Heureusement, le premier médecin du Roi, qui m'aperçut, assura que je pouvois être guéri sans cela.

CHAPITRE XIV.

Retour, Dame trop mûre.

JE fus bien traité, et je me vis rétabli sous peu de jours. Je reçus même, de la part du Roi, une lettre qui prouvoit qu'il ne m'avoit pas oublié. Ce n'étoit pas à moi, il est vrai, qu'elle

Digitized by Google

étoit adressée; mais à la princesse sa mere. C'étoit cette fameuse lettre où il disoit : « Madame, tout est perdu, hors l'honneur ! » Il me chargea de partir sur le champ pour la France, afin de remettre cette lettre à son adresse. Je fus flaté de cette commission. Je partis, le bras en écharpe, mais en bon état. Je formai, sur la route, les espérances les plus flateuses. Je ne voyois plus la gloire au bout de ma course ; mais j'y voyois ma princesse, qui n'étoit pas moins attrayante pour moi. Je comptois qu'en arrivant avec une blessure, qui valoit bien à mes yeux, une marque de dignité, avec cet air militaire que j'avois pris dans les combats, je l'éblouirois de ma gloire, et serois

reçu d'elle, comme un héros autant que comme un amant. J'arrive, je demande ma chere duchesse d'Alençon. Je tends mes bras, comme je peux; elle étoit en Espagne.

Je fus frapé de ce coup. Paris, malgré sa foule, me parut un désert. Il falut me contenter de demander à parler à la mere de ma bien-aimée. Je fus introduit. Cette grande Dame me reçut fort bien. Je lui présentai la lettre du Roi son fils. Elle l'eut bientôt lue. « Non non, tout n'est pas perdu, dit-elle. » Son Altesse me fit beaucoup de questions sur tous les objets qui l'intéressoient. Je lui répondis d'une maniere qui me parut lui plaire. Elle me dit les choses les plus flateusses, me traita de héros,

Digitized by Google

m'apella son petit Mars. « Je suis fâchée, ajouta-t-elle, que vous ne trouviez pas ici ma fille. Elle est allée en Espagne, pour y soigner son frere, qu'on dit malade de chagrin. (Je me doutois qu'elle n'y étoit pas allée pour son mari.) On se regardera comme heureuse, continua la grande dame, si l'on peut suppléer, à vos yeux, cette chere amie, qui doit bien vous aimer, puisque vous lui avez sauvé la vie. Vous sentez que je dois partager sa reconnoissance. »

Ce langage étoit clair, ce me semble. La mere vouloit remplacer, auprès de moi, son adorable fille, mais quelle différence ! celle des années n'étoit rien ; mais celle du caractère!... Il falloit cependant répondre,

Digitized by Google

d'un air pénétré, à ce que Son Altesse me disoit de flatteur. Mon cœur ne m'inspiroit rien ; mon esprit seul parla, et elle en parut contente.

Je trouvai, à mon retour chez moi, une bourse assez copieuse qu'elle m'avoit envoyée. Je fus peu flatté de ce présent, mais il me fut très-utile, et me procura beaucoup d'agrémens.

CHAPITRE XV.

Innocent sacrifié, Épigramme.

CETTE bourse commençoit à mettre la Princesse mere assez bien dans mon esprit ; mais un spectacle, que je vis, l'y remit au plus mal. La Royale scélérate

Digitized by Google

avoit forcé Semblançai, sur-intendant des finances, de lui céder les sommes destinées pour l'entretien des armées. Elle lui en avoit donné des reçus; mais elle étoit venue à bout de les lui faire soustraire. Les armées avoient manqué de tout. On avoit intenté procès au sur-intendant. Il avoit répondu, pour sa justification, que la mere du Roi l'avoit forcé de lui remettre les fonds. Requis de produire ses reçus, il ne put les trouver, et fut condamné à la potence. Je le vis passer, quand on le conduisoit au supplice. Il portoit, sur son visage, le courage et la sécurité d'un honnête-homme, qui n'avoit rien à se reprocher. L'indigne Lieutenant criminel Maillard, qui le condui-

Digitized by Google

soit, avoit l'air plus défait que lui, parce que le Peuple, qui voyoit l'innocence du Patient, témoignoit son indignation contre le juge qui le menoit à la mort. L'indignation me gagna, et m'inspira cette épigramme :

« Lorsque Maillard, juge d'Enfer, menoit
« A Montfaucon, Semblançai l'ame rendre,
« A votre avis, lequel des deux tenoit
« Meilleur maintien? Pour vous le faire entendre,
« Maillard sembloit homme que mort va prendre ;
« Et Semblançai si ferme eut le regard,
« Que l'on croyoit, pour Dieu, qu'il menoit pendre,

Digitized by Google

« A Montfaucon, le Lieutenant Maillard. »

Cette épigramme courut et fut goûtée du Public; mais elle ne flatta ni Maillard ni la mere du Roi, qui sentoit bien qu'on lui reprochoit la mort du Juste. Il me parut qu'elle me boudoit un peu. Je m'en mocquai intérieurement. J'apprenois que ma bien-aimée alloit bientôt revenir. Elle avoit daigné m'écrire les choses les plus flatteuses, et je me promettois, avec elle, le sort le plus doux, sitôt qu'elle seroit arrivée.

CHAPITRE XVI.

Arrestation.

Je comptois la revoir au pre-

Digitized by Google

mier moment. Je crus même entendre dire qu'elle étoit arrivée. Je cours au château pour la voir. Tout-à-coup, je me vois arrêté par une troupe trop nombreuse et trop bien armée pour que la résistance fût possible. Je suis conduit au châtelet, et plongé dans un cachot.

Voilà donc où sont abouties mes brillantes espérances ! Je m'étois flatté d'obtenir d'abord un grade militaire très-élevé, ensuite d'éblouir, à la cour, après avoir brillé à l'armée, et sur-tout d'être reçu, comme un héros, dans les bras de ma chere Princesse. Je me voyois privé de tous ces avantages, et jetté sans pitié dans un cachot humide et mal-sain.

« C'est ainsi, me dis-je,

Digitized by Google

qu'on récompense les services ! j'ai risqué, mille fois, mes jours pour le Roi, j'ai sauvé la vie à sa sœur. O mon adorable Princesse ! que diras-tu, à ton arrivée, si tu apprends que ton amant, ton sauveur, est traité si cruellement ? » L'image radieuse de ma bien-aimée se présentoit à mon esprit dans mon noir séjour, et dissipoit, à mes yeux, l'horreur et l'ombre qui m'environnoient ; mais je ne pouvois pas toujours m'occuper de cette image, et il y avoit trop de momens où je sentois mes peines. Le poids insuportable de l'ennui étoit la plus cruelle.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Interrogatoire.

On eut l'indignité de me laisser, dans cet horrible état, pendant près d'un mois, sans m'interroger. Enfin je parus devant l'indigne Lieutenant Maillard. Le greffier me lut l'acte d'accusation dressé contre moi. J'étois accusé d'hérésie. Je frémis d'abord, parce que ce grief conduit au bucher, dans notre malheureux siécle. C'est l'accusation bannale qu'on forme contre tous ceux qu'on veut perdre. Mais enfin je souris et levai les épaules, quand je songeai que, relativement à moi, elle étoit

Digitized by Google

dénuée de fondement. « Et comment, répondis-je, peut-on soupçonner d'hérésie un jeune Page, un jeune militaire comme moi? Jamais, de ma vie, je n'ai songé au Dogme. Je n'entends rien à cette matiere; vous n'y entendez pas plus que moi, sire Maillard. Citez-moi donc l'hérésie dont vous m'accusez. Je vous défie d'en articuler une seule. » -- « Comment, malheureux, dit-il! et votre conduite, depuis que vous êtes sorti de l'enfance! Aucun lit nuptial n'est sacré pour vous, aucune mere n'est sûre de pouvoir garder, sous son aile, sa fille à l'abri de vos séductions. Vous avez osé porter vos prétentions libertines, jusqu'au plus haut dégré. je ne puis en dire d'a-

Digitized by Google

vantage, sur cette accusation. D'ailleurs, le commerce le plus effronté avec les filles publiques, l'irréligion affichée avec une audace inouie, les plus saints commandemens de l'église outragés ouvertement ! . . . Jamais on ne vous voit dans les temples, que pour y ricanner, et vous conduire de la maniere la plus scandaleuse. Jamais de fréquentation des sacremens. Jamais vendredi ni carême. Vous vous faites une espèce de gloire de vous mettre au-dessus de ces petites pratiques superstitieuses. C'est votre expression, et vous vous imaginez que le Gouvernement souffrira de pareils abus ? »

« Mais, sire Maillard, répondis-je, quand tout ce que vous

Digitized by Google

détaillez ici ne seroit pas prodigieusement exagéré, ce seroient des péchés, et non pas des hérésies. Ce seroit une affaire à traiter entre mon confesseur et moi, et la justice n'auroit, là dedans, aucune inspection. » --- « Comment aucune inspection ! Quiconque agit comme les hérétiques est hérétique. Nous vous voyons afficher l'impiété dans nos temples. Vous faites exactement ce que font les novateurs. Nous ne pouvons lire dans les cœurs, et nous devons croire qu'agissant comme eux, vous pensez comme eux. Vous êtes donc parfaitement hérétique, et punissable comme tel. »

« Avant qu'il fût question, répondis-je, des hérésies qui

Digitized by Google

troublent à présent l'Europe, il y avoit, comme à présent, des jeunes gens, qui commettoient toutes les fautes que vous me reprochez à tort, et qui ne sont point de votre ressort. Encore un coup, ce ne sont point là des hérésies. Une hérésie est une opinion erronée et hétérodoxe, soutenue de vive voix ou par écrit. » -- « Prétendez-vous aussi, reprit le juge, que vos écrits soient innocens, quand vous vous y permettez les satyres les plus effrontées, les calomnies les plus impudentes? » « Je sentois bien, répondis-je, qu'on en vouloit principalement à mes écrits; mais enfin, il ne s'y trouve rien contre la foi. L'auteur peut s'y paindre des défauts de quelqu'individu,

Digitized by Google

criminel, lui donner des noms qui ne conviennent pas à un Saint, sans mériter, pour cela, de périr dans un bucher. »

C'étoit avouer trop ouvertement au scélérat que j'attribuois ma détention à sa vengeance occasionnée par mon épigramme. Cependant le coquin ne trouvant rien à me répondre, me fit replonger dans mon cachot. J'y frémissois d'indignation; j'invoquois le Ciel et ma Princesse.

CHAPITRE XVIII.

Longue détention.

Le juge n'ayant aucun crime réel à prouver contre moi, ne

me fit plus comparoître devant lui; mais ma captivité ne cessoit pas, et le chagrin, se joignant à l'air mal-sain de ma prison, altéra cruellement ma santé.

Je ne voyois exactement personne. Il sembloit que l'Univers m'avoit oublié. On s'apperçut pourtant que j'étois malade. On sentit que l'air croupissant avoit pu y contribuer. On daigna me faire prendre l'air, non seulement dans la cour, où il étoit encore trop renfermé; mais par une petite fenêtre grillée, au haut du donjeon, où je pus respirer l'air extérieur. On m'accorda la même faveur, deux ou trois jours de suite. La quatrieme fois, je vis ou je crus voir passer, près des murs de la fa-

Digitized by Google

tale prison, ma chere Princesse, sur une superbe haquenée, au au mileu d'un brillant cortége. Je ne pus me contenir, et je m'écriai : « Ah ! ma chere Princesse. Votre pauvre Marot se recommande à vous. » Elle entendit, elle regarda de tous les côtés. Elle ne put m'appercevoir, au fond de mon trou grillé. Soudain on vint m'arracher de ma lucarne, et l'on me replongea dans mon cachot. ...

Je m'adressai au médecin, à qui l'on permit de me voir, pour me soigner. Il me parut honnête et sensible. Il paroissoit me plaindre. Je l'intéressai en ma faveur. Il avoit lu mes ouvrages. « Mon cher ami, me dit-il, vous êtes trop gai pour habiter ici. C'est-là, pour vous,

Digitized by Google

un triste Parnasse. » je le priai de tâcher de faire parvenir des nouvelles, sur mon compte, à ma chere princesse. Il voulut bien se charger de la commission.

Il ne tarda pas à revenir avec des marques d'une joie qui, dès son abord, me donna de l'espérance. « Consolez-vous, me dit-il, je vous regarde comme sauvé. Je n'ai pu voir la Princesse votre amie, mais j'ai vu sa mere à qui j'ai peint la situation où vous êtes. » Ah! le pauvre garçon, m'a-t-elle dit, je suis bien fâchée qu'il ait été si maltraité. Je ne savois pas cela. Je vais donner des ordres pour le faire sortir. Courez le consoler, en lui apprenant cette heureuse nouvelle. » Je n'ai fait

Digitized by Google

qu'un saut, du Louvre au Châtelet, et me voilà ». . .

Je remerciai, comme je le devois, le charitable Esculape, et j'attendis, avec impatience, le moment de ma délivrance.

CHAPITRE XIX.

Translation.

On vint en effet me chercher. On me conduisit hors de ma prison. Quand je fus dehors, je vis que mon escorte m'accompagnoit toujours. « Je n'ai pas besoin qu'on me conduise, dis-je, à ces gardes officieux ». On me fit monter dans une voiture. « Où me conduisez-vous, dis-je tout consterné ? » Vous êtes

Digitized by Google

bien heureux me répondit un Garde. Vous êtes favorisé des Princesses. » --- « C'est fort bien, repris-je, mais est-ce que je ne suis pas libre ? »--« Je ne sais, me dit le Garde, si vous êtes libre, mais, pour nous, je sais que nous ne le sommes pas, et que nous nous voyons forcés de vous conduire au lieu de votre destination. » Je demandai quelle étoit ce lieu, on ne me répondit pas, et je fus obligé de me laisser conduire, fort inquiet, et ne sachant où j'allois.

Je fus très-bien reçu par la concierge, qui me conduisit dans une chambre assez proprette et bien aérée : « Vous êtes bien recommandé, me disoit-il ; vous êtes, je le vois, un favori des hautes Puissances.

Digitized by Google

Nous ne vous laisserons manquer de rien ; c'est ici une prison de faveur. » Quelle faveur ! quel favori j'étois !

Pour m'égaier on m'envoya un Médecin. Il me questionna sur mon état. Je lui répondis comme je le devois. « Ah ! ce n'est rien, me dit il. Le chagrin seul vous rend malade. Vous avez tort d'en prendre, puisque vous êtes favorisé si éminemment. Vous étiez dans une prison mal-saine à Paris, vous voilà mieux à Chartres. Vous êtes en bon air, vous ne manquerez de rien, et, pour peu qu'il vous plaise de chasser votre mélancolie, je vous promets que, sous peu de jours, vous serez aussi bien portant que moi. »

Digitized by Google

Ce n'étoit pas beaucoup dire, car Mr. l'Esculape n'avoit pas très-bonne mine. Cependant, j'étois sensiblement mieux ; je respirois un meilleur air. Ma chambre étoit ouverte tout le jour, et je pouvois circuler dans toute la prison. Ma santé s'améliora, et bientôt je me sentis assez bien rétabli ; mais il m'en coûtoit beaucoup de me voir toujours prisonnier. « Ma Princesse m'a donc abandonné, me disois-je, ou bien elle est sans crédit, puisqu'on s'obstine à me retenir, sans sujet, dans une prison.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Composition dans la prison. Visite.

AYANT l'esprit plus libre, quoiqu'inquiet, je tâchai de me consoler avec les Muses. Plein de dépit contre la justice humaine dont j'étois la victime, je composai mon Enfer où je la peins. Je me voyois, en imagination, lu par le Public, et sur-tout par ma Princesse. Je la voyois glorieuse des éloges que je supposois qu'elle entendoit donner à son amant. Je jouissois ainsi de ma gloire que je voyois rejaillir sur elle.

Les neufs sœurs ne pouvoient suppléer, à mes yeux, cette Princesse unique, malgré mes passes-tems poétiques, je sou-

Digitized by Google

pirois sans cesse après l'avantage de la revoir. Enfin, un jour, le concierge vient, d'un air joyeux, avec un souris flatteur, m'amener une grande dame très bien faite, dont le visage étoit caché par un chapeau rabattu. Je palpite, je fais signe au concierge de nous quitter, il se retire. La dame ôte son chapeau et se précipite dans mes bras. C'étoit ma Princesse. O moment délicieux ! Six mois de captivité étoient effacés par cet instant de plaisir.

CHAPITRE XXI.

Récit de la Princesse Marguerite.

« O mon cher Marot, me dit l'adorable Marguerite ! c'est

Digitized by Google

donc vous que je vois ? On n'avoit pas absolument voulu me donner de vos nouvelles. J'ai langui, six mois, dans la plus horrible inquiétude sur votre compte. Vous n'avez pas pu souffrir, dans les cachots, plus que moi, dans les cours. »

Je serrai long-tems ma Princesse dans mes bras, contre mon cœur. Enfin, je la posai sur un siége. Nous nous expliquâmes avec plus de calme. Elle me raconta son histoire ; depuis l'instant de notre séparation, jusqu'au moment actuel.

« Vous savez, mon cher ami, me dit-elle, avec quelle opression je vous laissai partir pour l'armée. Mon cœur vous y suivit. J'appris que vous vous y con-

Digitized by Google

duisiez comme un héros. Je pargeois, en esprit, vos lauriers; mais bientôt, une nouvelle foudroiante vînt m'annoncer que mon frere étoit fait prisonnier. Mon devoir et ma tendresse pour lui me firent voler à Madrid, pour le soigner et le consoler. Je vis qu'il n'étoit pas traité comme devoit l'être un Roi. Charles-quint étoit bien moins généreux à son égard, que ne l'avoient été ci-devant Edouard III Roi d'Angleterre, et son fils le Prince noir, à l'égard du Roi Jean. Je parlai vertement, et l'on eut plus d'égards pour mon frere. J'appris confusément que vous aviez été blessé. J'aurois bien voulu voler auprès de vous; mais mon frere étoit malade; je ne pouvois

Digitized by Google

le quitter. Je vous écrivis, du moins, pour vous consoler; mais mes lettres probablement n'auront pu parvenir jusqu'à vous.

» Je me suis empressée de revenir en France le plutôt que j'ai pu; mais quelle a été ma douleur de ne pas vous y trouver! J'ai demandé vainement où vous étiez. On me répondoit froidement qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Les cruels! me faire une pareille réponse, tandis qu'ils vous tenoient enseveli dans le fond d'un cachot! Je soupçonne que c'est mon cruel époux qui vous a fait retenir dans cette indigne captivité. C'est ainsi qu'il me récompensoit de la liberté que je lui avoit obtenue à la cour d'Espagne.

Digitized by Google

„ Enfin, mon cher ami, un jour que je passois près du Châtelet, j'entendis une voix qui me cria : « Ah ma Princesse ! „ Cette voix retentit au fond de mon cœur. Je crus reconnoître votre organe. Je vous cherchai de tous mes yeux. Je ne pus vous appercevoir. Je crus seulement entrevoir confusément une figure d'homme, au fond d'un trou qui servoit de fenêtre à l'affreux édifice. Je me figurai que ce pouvoit être vous, et je gémis de ce qu'il ne m'étoit pas permis d'y entrer pour vous voir.

„ De retour au Louvre, je me plaignis beaucoup à ma mere, de ce que mon sauveur étoit retenu dans les prisons. Elle me dit qu'elle ne savoit pas un mot de cela ; qu'elle alloit s'infor-

Digitized by Google

mer, et faire cesser cette détention arbitraire. Je passai plusieurs jours sans entendre parler de rien. J'osai lui demander quel étoit le fruit de ses recherches : « hé mais, me répondit-elle, c'est d'avoir découvert que votre ancien Page n'est pas au Châtelet. On ne peut découvrir ce qu'il est devenu ; mais soyez tranquille. Au premier moment, il nous tombera des nues. »

» Je ne restai pas aussi tranquille qu'on m'en prioit. Je continuai mes recherches. J'appris sourdement qu'un Médecin avoit parlé à ma mere en votre faveur ; qu'elle avoit eu l'envie de vous délivrer ; mais que mon éternel époux s'y étoit opposé, et vous avoit fait transférer dans d'autres prisons. Je continuai

Digitized by Google

encore mes perquisitions, et j'appris enfin que le lieu de votre translation étoit à Chartres. Sur le champ je me suis rendue auprès de vous, mon cher ami. Je vous ai trouvé, j'en bénis le Ciel; mais ce n'est pas assez, il faut que je vous tire de cette infâme prison. »

CHAPITRE XXII.

Joie imparfaite.

J'EMBRASSAI ma chere Princesse, et je la remerciai de tout ce qu'elle avoit daigné faire pour moi. Je joignis les plus doux embrassemens, aux plus tendres remercimens.

Jusqu'ici la scène étoit délicieuse,

Digitized by Google

cieuse, parce que je recevois les plus tendres amitiés de la part de la Princesse, et parce que je comptois qu'elle alloit m'emmener avec elle; mais bientôt elle m'ôta cette espérance. « Ah! mon cher ami, me dit-elle, n'est-il pas bien cruel pour moi de ne pouvoir arracher, de cette infernale prison, celui à qui je dois la vie, et que j'aime plus que cette douloureuse vie? Mais hélas! mon odieux époux s'oppose à cet acte de justice, et ma mere, seule maîtresse absolue pendant la prison de mon frere, a trop d'égards pour cet indigne jaloux. Sœur du Roi, chérie de lui, je gémis, pendant son absence, sous la plus dure oppression; mais, patience! il sortira de sa prison, et

Digitized by Google

vous, de la votre. Nous l'attendons au premier moment; alors triomphante, je viendrai vous chercher, pour vous conduire dans ses bras. »

Je remerciai ma chere Princesse. Elle me promit de revenir le plutôt et le plus souvent qu'elle pourroit, et me laissa une bourse pleine d'or, avec un bijou fort rare dans ce tems-là, et qui n'est pas encore très-commun, qu'on appelle une montre. « Quand vous regarderez l'heure, me dit-elle, vous penserez à moi. » Son portrait étoit, d'ailleurs, peint au fond de la boîte.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIII.

Adoucissement. Mari importun.

JE quittai ma Princesse, avec un long serrement de cœur. Bientôt après, il nous vint une jeune prisonniere très-jolie, et très-affligée. Il falloit la consoler. J'essaiai cette cure, et j'y réussis, ce qui me procura autant d'agrémens qu'à la belle désolée. Elle trouvoit que personne n'avoit le talent de la consoler comme moi. Il étoit naturel qu'elle me préférât aux gens moins consolans. J'étois flatté de la préférence, et je ne lui épargnois pas mes soins. Je me partageois entr'elle et les

Digitized by Google

Muses, et ma chere Princesse qui venoit me voir de tems-en-tems. Je ne parlois point à Son Altesse de ma nouvelle compagne de captivité, parce qu'elle n'auroit peut-être pas été flattée de mon empressement auprès de cette Belle.

Mon sort n'étoit pas très-pénible. Nous attendions, de jour-en-jour, le Roi qui ne revenoit point. Un jour ma Princesse vint m'annoncer qu'il étoit en route, et que nous l'allions revoir au premier moment. La joie que nous causoit une espérance si prochaine mit, dans nos caresses, une vivacité qui alloit jusqu'au transport. Je me livrois à l'amour, aussi bien qu'à la joie, avec une sécurité, qui n'est pas commune dans les prisons.

Digitized by Google

Tout-à-coup nous voyons paroître un homme furieux. C'étoit son mari. « Madame, s'écria-t-il, d'un ton furibond, que venez-vous faire ici? « --- « Monsieur, répondit-elle, d'un ton fier et plein de dignité, qu'y venez-vous faire vous même? Est-ce ici votre place? et vous convient-il d'entrer sans vous faire annoncer?» -- « Vous verrez, reprit-il, qu'il faudra que je suive, dans une prison, les mêmes étiquetes qu'àla cour. Quand elle avoit dit: « Est-ce ici votre place? « J'avois répondu tout bas, » plût à Dieu!»

Le Duc partit indigné. Je demandai tendrement pardon à ma bien-aimée, des embarras que je lui causois. « Oh! je ne le crains pas, me répondit-elle,

Digitized by Google

d'un ton fort décidé. Mon frere arrive sous quelques jours, et c'est moi qui aurai le dessus. »
Nous nous quittâmes avec un redoublement d'amour.

Cependant, le lendemain, je fus resserré plus étroitement, par un effet des attentions du Duc d'Alençon à mon égard. Je le chargeai vainement d'imprécations. Je composai, contre lui, les épigrammes les plus sanglantes, que je n'ai jamais osé publier.

CHAPITRE XXIV.

Délivrance.

ENFIN ma Princesse vînt décidément me délivrer. « Le Roi

Digitized by Google

n'est pas encore arrivé, me dit-elle ; mais nos ennemis, qui se doutent qu'il prendroit fort mal votre captivité, ont cru devoir vous rendre la liberté avant son arrivée. Je ne vous emmene pas avec moi, de peur de faire jaser sur mon compte. Mais l'ordre est donné, pour que les portes vous soient ouvertes. » Je remerciai, comme je le devois, ma royale amie, et la laissai partir, en lui promettant de ne pas tarder à la rejoindre.

J'avois voulu rester pour faire mes adieux à ma jolie compagne de prison, dont j'ai déjà parlé. Je n'ai point détaillé ce qui s'est passé dans nos tête-à-tête. Nous nous étions vus avec intimité. Elle m'avoit adouci les ennuis de la captivité. Je lui avois rendu

Digitized by Google

le même service. Elle me parut inconsolable de mon départ. Je lui promis de faire tous mes efforts pour la tirer aussi de prison. Je lui tins parole, et je réussis.

Je sortis joieux, je me rendis à la Cour. Il fallut payer mes premiers hommages à la Princesse mere. Elle eut l'impudence de me dire : « D'où venez-vous donc ? Comment ! vous avez resté si long-tems en prison ! et que ne vous adressiez-vous à vos amis ? » Je ne pouvois lui dire, quoique j'en eusse bien envie : « Vous êtes une scélérate, qui m'avez persécuté. » Le Duc d'Alençon vint et me sourit, d'un air benin, qui ne pouvoit déguiser sa malignité. Ma chere Princesse vint aussi : « Ah ! mon

Digitized by Google

cher Marot, me dit-elle, que j'ai de plaisir à vous voir ! On en pensera tout ce qu'on voudra ; mais je serai toujours attachée, de tout mon cœur, à mon mon sauveur. »

CHAPITRE XXV.

Nouvelle amante. Retour du Roi.

Un bonheur ne vient jamais seul. J'apperçus, parmi les jeunes personnes qui étoient au service de la mere du Roi, une demoiselle d'une rare Beauté, nommée Anne de Pisseleu. Sa vue me causa une impression sensible. Je crus entrevoir que cete impression fut réciproque de sa part. Heureusement ma

Digitized by Google

Princesse ne parut pas y faire attention. Je me retirai frappé d'un trait moins profond que celui dont j'avois reçu l'atteinte, des yeux de ma bien-aimée; mais assez fort pour me jetter dans une véritable passion.

Je ne tardai pas à revoir ma nouvelle amante. J'osai lui faire ma cour. Je fus très bien reçu. Il me sembloit que l'on visoit au mariage. J'approchois de l'âge où l'on doit songer au sacrement; mais j'avois peu de goût pour un lien sacré.

Bientôt après, je vis paroître une autre Beauté non moins attrayante, et supérieure pour l'âme. On la nommoit Diane de Poitiers. Le Roi la vit d'un œil très-favorable. Le second Dauphin Henri, malgré sa jeunesse,

Digitized by Google

en fut ébloui. La belle parut me voir avec intérêt, Le Public médisant la prétendoit éprise de moi, et me faisoit trop d'honneur.

On apprit enfin que le Roi étoit à Bayonne. La Régente résolut d'aller au-devant de lui avec toute la Cour. Je fus du voyage avec ma nouvelle conquête. J'avois aussi l'ancienne. Je me partageois entre ces deux Beautés. Il falloit échapper à l'œil pénétrant de la jalousie : il me parut que j'en vins passablement à bout. La Princesse avoit toujours le suprême empire de mon cœur ; mais la petite Citoyenne, Anne de Pisseleu, étoit bien enchanteresse.

Nous arrivâmes bientôt à Bayonne. On y attendoit encore

Digitized by Google

le Roi ; mais il arriva le même jour. Je fus témoin de son entrevue avec sa mere et sa sœur. Elle fut des plus tendres. Il étoit un peu plus maigre et plus pâle, qu'à l'ordinaire, ce qui ne faisoit que lui donner un air plus touchant et plus intéressant.

CHAPITRE XXVI.

Nouvelles promesses du Roi. Comment remplies.

LE lendemain, je lui fus présenté par sa sœur : « mon cher Marot, me dit-il, je sais ce que vous avez souffert pendant mon absence. Je tâcherai de vous dédommager de ce mauvais tems.

Digitized by Google

Tous vos services me sont aussi présens que le premier jour. Soyez sûr que je vous en récompenserai en Roi. : » Comptez là dessus.

En me parlant ainsi, le Roi apperçut Anne de Pisseleu. Il parut frappé de sa beauté ; il lui fit sur-le-champ sa cour. La petite personne l'écouta, et me parut moins enflammée pour moi. Ainsi le premier effet des promesses du Roi en ma faveur fut qu'il me souffla ma maîtresse.

Nous revînmes à Paris. J'y rentrai moins joieux que je n'en étois parti. Anne fut, pendant plus de quinze jours, éblouie de sa conquête. A peine daignoit-elle jetter les yeux sur moi. Pour ma Princesse, elle étoit toujours la même.

Digitized by Google

Nous célébrâmes, par les fêtes les plus brillantes, le retour du Roi. Je composai plusieurs divertissemens, qui furent mis en musique, et qui me firent beaucoup d'honneur. On disoit, de moi, et le Roi le répétoit avec toute sa cour. « C'est Apollon, aussi bien que Mars. » Sa tendre sœur ajoutoit tout-bas : « C'est aussi l'Amour. »

Anne de Pisseleu, frappée de ma gloire poétique, et un peu plus faite à l'éclat du Roi, reporta ses yeux sur moi. Je la boudois les premiers jours ; mais je ne pus tenir contre tous ses charmes. Elle reprit du goût pour moi, avec une ardeur qui m'étonnoit moi-même. Cependant le Roi avoit, pour le moins, aussi bonne mine que moi. Il

Digitized by Google

étoit d'ailleurs le cavalier le plus aimable de son siècle. Il avoit enfin de quoi m'éclipser entiérement. Cependant, il n'obtenoit, d'Anne de Pisseleu, que des marques extérieures d'un amour étudié. Le cœur étoit à moi. Il suffisoit qu'il fût le maître, pour n'être pas aimé réellement. Je l'étois, moi, bien sincérement par sa sœur et par sa maîtresse. Il commençoit à s'en douter, ce qui arrêtoit, en chemin, l'effet de ses belles promesses en ma faveur.

CHAPITRE XXVII.

Psaumes de Clément Marot. Trame contre lui.

Mes poésies me soutenoient contre mes fredaines. Quand

Digitized by Google

mes amours avoient fait froncer le sourcil au Roi, les divertissemens que je composois l'appaisoient et me le réconcilioient. Ce qui me réussisoit, sur-tout, merveilleusement auprès de lui, c'étoit ma traduction en vers, des Psaumes de David. Je l'avois composée dans ma prison, où je n'avois que ce triste bouquin. Je la continuai à la Cour. J'y insérai des allusions aux circonstances du jour, aux intrigues de ce monde brillant. Je les mettois sur des airs connus, dont les paroles étoient gaies, libertines ou bouffonnes. Ainsi, les choses saintes rappelloient des choses profanes, et l'on rioit en chantant les Psaumes. Le Roi, toute la Cour, tout ce qu'on appelle le

Digitized by Google

monde comme il faut ne cessoient de fredonner impunément mes cantiques, avec les idées les plus polissonnes, tandis que les bons Protestans les chantoient avec les intentions les plus pieuses, et se voyoient poursuivis et ménacés du bûcher, pour ce dévot exercice. C'est-là principalement ce qui me mit à la mode, et fit ma grande réputation dans ce tems-là.

Ma Princesse faisoit quelquefois des parodies, c'est-à-dire, des applications de plusieurs passages de mes Psaumes à des objets tout différens, et, en y changeant quelques mots, elle en faisoit des couplets très-gaillards. Car cette chere personne, sans être précisément

Digitized by Google

libertine dans ses mœurs, l'étoit assez décidément dans ses écrits. Ses contes charmans, qu'elle a publiés, prouvent cette vérité. Je continuois de la voir en secret, car elle étoit obligée de se contraindre, par égard pour son jaloux. Je voyois encore avec un plus grand secret, la belle Anne de Pisseleu, que le Roi venoit de faire Duchesse d'Étampes. Il ne tarda pas à la marier avec un noble complaisant, en s'en réservant la jouissance. Il fallut alors que je redoublasse le secret de mes démarches, parce que le mari postiche, s'il se prêtoit volontiers aux amours du Roi qui finançoit, ne devoit pas avoir la même complaisance pour un Poëte qui ne payoit qu'en chan-

Digitized by Google

sons. Malgré tout le mystere dont j'enveloppois mes intrigues amoureuses, il en transpiroit quelque chose, et le bon Public en rioit; mais le Roi, le Duc d'Alençon et le Duc d'Étampes n'en rioient pas. Je les voyois quelquefois froncer le sourcil en me regardant, tandis qu'aucontraire le Public me lorgnoit avec un sourire amical, qui m'annonçoit qu'on voyoit en moi un poëte charmant et un homme à bonnes fortunes.

CHAPITRE XXVIII.

Le mari de la nouvelle amante.

CEPENDANT je fus surpris de

Digitized by Google

voir l'époux de la belle d'Étampes se dérider tout-à-coup en ma faveur, et me demander mon amitié. « Je vous ai observé, me dit-il ; je vois que j'avois conçu des alarmes injustes sur votre compte. Mon épouse m'a soutenu, avec le plus grand air de vérité, qu'il n'y a jamais eu rien de particulier entr'elle et vous, et elle me l'a persuadé, parce que, malgré tous mes argus, je n'ai jamais pu découvrir, de votre part, aucune démarche dont j'eusse à me plaindre; mais vous n'êtes pas si innocent du côté de la Princesse. Ah ! frippon, vous êtes heureux. »

Je ne voulus convenir de rien, mais je ne pus me refuser aux amitiés que me fit ce mari com-

Digitized by Google

mode. Il me conduisit chez lui, m'assura que je lui ferois le plus grand plaisir, aussi-bien qu'à son épouse, si je voulois bien venir manger leur soupe le plus souvent possible. Je profitai de la liberté, et je contribuai à répandre beaucoup de gaîté dans cette maison. Le mari m'en témoignoit sa réconnoissance. J'étois surpris de sa complaisance. « Comme je suis heureusement désabusé sur votre compte, me disoit-il, je cherche à désabusèr aussi le Roi, et il me semble que j'y réussis. Il vous rendra totalement ses bonnes grâces. » En effet je voyois le Roi me sourire assez souvent; mais je croyois entrevoir un peu de malice dans son sourire. Ce qui m'étonnoit encore, c'est

Digitized by Google

que je voyois aussi le Duc d'Alençon me sourire avec sa malignité ordinaire, et j'étois tenté de croire qu'on tramoit quelque chose contre moi.

Je fréquentois beaucoup la maison d'Étampes. J'y riois, j'y folâtrois; mais c'étoit tout. Je ne trouvois, d'ailleurs, aucune occasion de me voir tête-à-tête avec la Duchesse. Étoit-ce un hazard défavorable? Étoit-ce plutôt un effet caché des soins du mari?

Je n'étois pas plus heureux auprès de ma princesse. Jamais je n'eus moins de facilités pour la voir en particulier; de sorte que le sourire, dont m'honoroient le Roi et le Duc d'Alençon, me paroissoit perfide. J'y voyois le signe de quelque tra-

Digitized by Google

hison. Avec ma réputation de favori des belles, je me trouvois quelquefois réduit à courir éteindre mes désirs dans l'antre de la Marguerite impure dont j'ai parlé, ou de quelqu'autre Beauté de son espèce.

CHAPITRE XXIX.

Mariage proposé.

LE mari de la belle d'Étampes s'insinuoit toujours plus avant dans ma confiance, quoique je fusse en garde contre lui. Un jour, qu'il me vantoit, selon sa coutume, mon prétendu bonheur auprès de la sœur du Roi: « Je ne l'ai jamais si peu vue en particulier, lui dis-je; des obs-

Digitized by Google

tacles imprévus nous font, chaque jour, rater tous nos rendez-vous. » --- « Je suis donc plus heureux que vous, répondit-il, car je n'ai jamais eu tant de facilités pour voir cette Princesse en particulier. Nous parlons souvent de vous. Elle vous adore. L'expression n'est pas trop forte, et, si j'osois vous le dire tout bas, elle desire contracter, avec vous, l'union la plus intime. Entre nous, le Duc d'Alençon ne peut remplir le devoir conjugal. Je vous l'avoue sous le sceau du plus grand secret. Il est infecté de la lèpre qui nous vient d'Amérique. Cependant il voudroit avoir un héritier, et, si vous lui rendiez le service de lui en faire un, il fermeroit les yeux. Vous devez voir qu'il vous

Digitized by Google

sourit, et qu'il est bien loin, par conséquent, de garder, contre vous, aucune rancune. Je vous l'assure. Celui qui plaît à la femme ne déplaît pas au mari ; mais la grande Dame veut, au moins, un mariage de conscience. Elle m'a confessé quelle regarde, comme nul, celui qui la lie au Duc d'Alençon, parce qu'il n'a pas été libre et volontaire de sa part, et qu'elle n'a pas réellement prononcé le *oui* fatal. Son mari ne peut vivre long-tems, vû son incurable maladie. Le Roi de Navarre se propose déjà pour lui succéder. Si vous saviez profiter des circonstances, vous lui souffleriez ce trésor. Vous contracteriez un mariage secret, auquel personne ne s'opposeroit, pour lequel

Digitized by Google

n'étoit qu'une superbe apparence.

CHAPITRE XXX.

Apparences plausibles.

LE Duc d'Étampes avoit réellement gagné la confiance de ma Princesse. Elle me dit un jour, à la dérobée : « Nous ne pouvons nous parler tête-à-tête autant que je le voudrois ; mais rapportez-vous en à ce que vous dira, de ma part, le Duc d'Étampes. » Cela me paroissoit clair ; mais ce Duc ne nous trompoit-il point tous les deux ?

Il me dit que la Princesse étoit décidée à m'épouser en se-

Digitized by Google

cret; que le Roi et le Duc d'Alençon lui avoient dit qu'ils y consentoient, puisque Marguerite le vouloit, et regardoit son mariage comme nul; mais ils exigeoient le plus grand secret. « Votre Marguerite, me dit le médiateur, veut qu'il y ait un contrat. Si vous y consentez, je le ferai rédiger, et je le soumettrai à votre examen. « Soit, lui répondis-je ! » et je ne pouvois me persuader que cela fût véritable. Il m'apporta, en effet, quelques jours après, le projet de contrat. J'y vis que Marguerite me donnoit, de son vivant, la moitié du revenu formant sa cassette particuliere, et qu'en cas de mort de sa part, elle vouloit que tout son mobilier fût à moi. Si c'étoit la

Digitized by Google

Princesse Marguerite, c'étoit beaucoup; mais, si c'étoit l'autre, c'étoit bien peu de chose.

Au reste, on sent que je dus chercher l'impure, pour découvrir si, par hazard, elle n'étoit pas l'objet du complot dont je me méfiois en partie. Je ne pus la déterrer. On me jura, dans le manoir où je l'avois vue, qu'on ne savoit ce qu'elle étoit devenue, qu'on la croyoit morte à l'hôpital. C'étoit-là un objet bien peu décent, pour oser le mettre en comparaison avec la sœur du Roi de France.

Il fallut approuver le contrat; mais je voulois avoir un entretien particulier avec ma Princesse, avant de l'épouser. Je vins à bout de lui demander un rendez-vous. Elle me l'accorda. Elle

Digitized by Google

s'y trouva fidélement. « Hé bien, ma Princesse, lui dis-je, est-ce une farce, est-ce une réalité que ce mariage, dont me bercé le Duc d'Étampes? » — « Ce n'est point une farce, me répondit-elle, ce seroit mon plus cher désir si... » En ce moment son mari entra. Elle ne put me dire que ces mots : « Rapportez-vous-en au Duc d'Étampes. »

Je pestois d'avoir été interrompu dans un entretien, qui m'intéressoit si vivement. Cependant, « il me paroît, disois-je, que ce mariage regarde véritablement ma Princesse, et non l'autre Marguerite, qui est disparue. » Le Duc d'Étampes me pressa de lui donner ma réponse touchant le contrat. Je fus obligé de lui dire que je l'approuvois.

Digitized by Google

Il fut mis au net, et l'on me l'apporta signé de Marguerite de Valois, pour y joindre ma signature. C'étoit à-peu-près celle de ma Princesse, que j'avois peu vue, parce qu'elle ne signoit jamais les billets qu'elle m'adressoit. On me donna rendez-vous pour le mariage, à Bicêtre, dans un château que le Roi avoit près de Paris. Le Duc d'Étampes me dit qu'il m'y conduiroit, le lendemain, à onze heures du soir. Il m'y conduisit en effet. Je fus introduit dans la chapelle, qui n'avoit pas d'autre lumiere qu'une petite lampe. On m'amena une grande Dame enveloppée dans une écharpe noire. « C'étoit la taille de ma Princesse ; mais c'étoit aussi celle de Marguerite la

Digitized by Google

Nymphe. » Excusez, me dit-elle, si je me cache si exactement. Je ne veux pas que nos témoins puissent me reconnoître. » --- « Comment pourront-ils attester notre mariage, me disois-je, s'ils ne voient pas les personnages qui se marient ?

CHAPITRE XXXI.

Mariage, avec qui ?

Le Prêtre parut. Je crus le reconnoître, malgré l'obscurité, pour un grand drôle d'abbé, que je savois n'être pas Prêtre. Je ne risque rien, me dis-je ; si ce mariage ne m'unit pas à la Princesse, je m'en mocque.

Digitized by Google

Il n'est pas valable, et je pourrai m'y soustraire. »

La messe fût bien vîte expédiée, et nous fumes mariés en poste. Il me parut difficile que l'épousée fût une autre que ma Princesse. Sûrement, on ne m'auroit pas fait épouser, dans une maison Royale, une prostituée. Je comptois du moins passer la nuit avec ma moitié. Il fallut retourner à Paris pour y coucher seul, tandis que la Déesse me fut enlevée d'un autre côté. Je reçus d'elle un rendez-vous pour le lendemain à la même heure, dans un lieu fort obscur. On me conduisit dans une chambre assez bien éclairée, oùje ne voyois pas ma Princesse. On me mit au lit. On ferma tout, pour me

Digitized by Google

plonger dans l'obscurité. On m'amena une figure à-peu-près semblable à ma bien-aimée. On la mit au lit. Je voulus lui faire des questions. Elle me parut plus pressée d'agir que de parler. Je n'obtins que des caresses et quelques mots ambigus. Je remplis le devoir conjugal, et je terminai le congrès sans avoir pu m'assurer si j'étois marié avec ma Princesse, et si j'avois passé la nuit avec elle.

Le lendemain, j'allai, au Louvre, faire ma cour à cette Princesse adorable. Je fus introduit sur le champ. Je la trouvai plus joieuse qu'à l'ordinaire : « Ma chere petite femme, lui dis-je tout bas, » -- « Mon cher petit mari, me dit-elle, en me serrant la main. » -- « Quoi, re-

Digitized by Google

repris je, ce mariage n'est donc pas une chimere ? » --- « Non vraiment, me répondit elle. » Alors parut Mr. le Duc d'Alençon : « Si je prêtois l'oreille à certains bruits, dit-il, je croirois le Sire Clément marié avec sa Marguerite. » Son épouse ou la mienne, comme on voudra, me fit signe de me retirer. Je lui obéis et je partis assez joieux, malgré l'apparition du jaloux. Enfin, d'après ce que m'avoit dit la Princesse, il me sembloit que j'étois fondé à me croire réellement marié avec elle.

Quelques jours après, je reçus d'elle, une lettre sans signature comme les autres, où elle disoit : « Mon cher petit mari, je suis bien piquée contre mon frere, qui ne finit point ce qu'il veut

Digitized by Google

veut faire pour vous. S'il est vrai que nous ayons son consentement tacite, comme on m'en a flattée, il doit faire quelque chose pour mon époux. Il doit vous donner un rang proportionné à cette dignité. Pour moi, je vois que, sans me gêner, je pourrai vous faire une forte pension, qui, jointe à ses bienfaits, pourra vous mettre à même de vivre comme un Prince. »

Tout cela me paroissoit clair, et je croiois pouvoir me livrer aux idées flatteuses que me donnoient de si belles apparences,

CHAPITRE XXXII.

Triste mariage.

JE revis ma Princesse. Je commençois à me croire bonnement

Digitized by Google

son époux. « Hé bien, mon cher petit mari, me dit-elle, quand est-ce que nous effectuerons notre projet? Je n'y vois plus aucun obstacle. » A ces mots, je fus consterné. « Quel projet, lui dis-je timidement? » -- « Hé mais, reprit-elle, toute étonnée de mon embarras, celui de nous marier ensemble. L'avez-vous déjà sitôt oublié? » -- « Nous ne le sommes donc pas, lui dis je, tout abattu? » -- « Hé mais, repliqua-t-elle, a-t on pu nous marier sans que nous y fussions? » --- « Ah! ma Princesse, repris-je, je m'apperçois qu'on m'a joué un tour indigne. Je me croirois votre époux. A qui m'a-t-on marié, bon Dieu? » -- « Quoi! vous, le plus bel esprit de la France, vous auriez eu la

Digitized by Google

simplicité de vous laisser duper au point de vous faire marier avec une autre que moi, avec votre Prostituée peut-être! Ah ! cela est trop fort On ne pousse pas l'absurdité si loin, sans de mauvaises intentions. » L'infâme Duc d'Alençon parut encore. « Il a épousé sa Marguerite, dit-il, en riant malignement. » La Princesse me fit signe de me retirer.

J'obéis humblement. « C'est ce lâche jaloux qui m'a joué ce tour, me disois-je. Il m'a fait épouser la Prostituée. Il le dit lui-même, il en rit, la Princesse est jouée comme moi. Je suis dégradé à ses yeux, pour la vie. »

J'arrivai chez moi, accablé. J'y trouvai la courtisanne qui

Digitized by Google

m'attendoit. « Mon cher époux, me dit-elle, en se jettant dans mes bras... »--« Mademoiselle, lui répondis-je, que venez-vous faire ici ? » --« Comment, s'écria-t-elle, qu'y viens-je faire ? J'y viens loger avec mon mari. »-- « Moi votre mari, repris-je indigné! Croyez-vous que je sois la dupe et la victime d'une farce odieuse, qui suffit pour vous faire renfermer dans un hôpital à perpétuité ? » --« Ah ! reprit-elle, j'ai un bon contrat, bien en forme, bien signé de vous. » -- « S'il l'est de moi, si ma signature est réelle, la vôtre ne l'est pas. Marguerite de Valois! Est-ce vous qui avez osé signer un nom si respectable ? » --« C'est moi qui ai signé mon nom véritable. Je m'appelle Marguerite

Digitized by Google

de Valois. Mon pere m'a toujours assuré, quoiqu'on veuille me le contester, que nous sommes réellement de la famille Royale des Valois. Mon extrait de baptême fait foi. » Elle me produisit cet extrait. Les deux noms de baptême, et de famille, s'y trouvoient en effet trop bien tracés. « Ah ! lui dis-je, cet extrait est faux. Les gens puissans, qui vous mettent en avant, ont eu assez de crédit pour vous procurer ce faux titre ; mais le mariage n'en est pas moins nul. Celui qui a fait la farce de nous marier n'est point un prêtre.. » -- « L'abbé Cornard n'est pas un prêtre, s'écria-t-elle furieuse ! A qui persuaderez-vous cela ? Il est connu pour tel dans tous son quartier. » --- « Mademoi-

Digitized by Google

selle, j'ai quelques affaires. Je vous prie de me laisser sortir.» -- « Sortez, monsieur, je vous attendrai. » -- « Non pas chez moi, s'il vous plaît. Vous sortirez, sinon je vais vous enfermer, et je ne rentrerai pas d'ici à plusieurs jours. » --- « Hé bien, je vous attendrai dehors.»

Je vins à bout de mettre la Belle à la porte, et je me sauvai à la campagne. « Comment cet *imbroglio* finira-t-il, me disois-je ? Combien j'ai été stupide ! Combien ma chere Princesse, si indignement compromise, doit me mépriser, et me rejeter avec hauteur ! Elle se proposoit de m'épouser réellement. J'allois me voir l'époux d'une grande Princesse, et je suis celui d'une Prostituée ! Ah ! les infames scé-

Digitized by Google

lérats qui m'ont joué ce tour !... Il paroît que le Roi est du complot. Il m'en veut au sujet de la belle d'Étampes qu'il m'a soufflée. Voilà comme il récompenses mes services, après tant de promesses ! Allez vous faire tuer pour ces gens-là. »

CHAPITRE XXXIII.

Tristes suites du mariage.

On commençoit à se parler à l'oreille, de mon indigne mariage. J'allois me voir la fable de la Cour. Heureusement, la Princesse étoit compromise dans cette farce. On étouffa promptement ce bruit scandaleux. Je lui écrivis à genoux. Je la priai

Digitized by Google

de vouloir bien écouter ma justification. J'obtins un rendez-vous. Nous en vinmes aux explications. Il en résulta que le Duc d'Étampes l'avoit trompée comme moi, en lui faisant accroire qu'elle pouvoit m'épouser en secret, tandis qu'il me marioit avec la courtisanne. On avoit voulu la dégoûter à jamais de moi, par ce tour perfide. On y avoit réussi ; car elle étoit bien indignée de se voir compromise au point d'entrer en comparaison avec une Impure. Elle avoit voulu m'épouser réellement ; mais elle me croyoit trop bien marié avec sa honteuse rivale. j'avois beau lui soutenir que l'abbé Cornard, notre Célébrant, n'étoit pas un prêtre ; il juroit qu'il l'étoit, et montroit

Digitized by Google

ses lettres de prêtrise. On pouvoit aisément casser un mariage si abusif; mais il falloit éviter l'éclat, et la Marguerite des rues devoit être soutenue par ceux qui l'avoient mariée.

Elle revint me persécuter. Je lui conseillai de ne pas faire d'esclandre, et même de quitter Paris, si non, je lui fis sentir qu'elle seroit arrêtée et renfermée pour toute sa vie, parce qu'une grande Princesse se trouvoit compromise, par ce mariage frauduleux. C'est ce qui lui arriva probablement, quelques jours après. Elle méritoit bien moins cette réclusion, que ses moteurs secrets. Je l'ai plainte, et je l'aurois délivrée si j'en avois eu le pouvoir.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

Délivrance d'une femme condamnée au bûcher.

J'ÉTOIS violemment piqué contre le Gouvernement, parce que son chef n'en agissoit pas avec moi, comme il le devoit. J'étois révolté des buchers que je voyois allumés de tous côtés, pour le supplice de tant d'infortunés, qui avoient la simplicité de se faire brûler pour des mots latins, selon moi, vuide de sens. Ils ne voyoient pas que cette Religion, à qui ils vouloient bien servir de victimes, n'étoit qu'une marote, dont ceux qui gouvernoient se servoient selon leurs

Digitized by Google

intérêts, et dont ils se mòquoient sans doute dans le fond de l'âme. Que penser de François Ier. qui protégeoit les Luthériens en Allemagne, et les faisoit brûler à petit feu à Paris ? J'avois été souvent très-violemment tenté de sauter sur les Archers, et de dérober au supplice quelques-uns de ces infortunés. Je ne sais si l'on n'apposta point encore quelque mauvais conseiller, pour me faire faire cette généreuse sottise, afin de me perdre.

Un jour, que j'étois plus indigné que jamais contre le Gouvernement, je vis passer une malheureuse qu'on menoit au bûcher. J'eus le cœur déchiré. Quelques spectateurs me dirent que c'étoit une jeune personne de la plus grande beauté, qui

Digitized by Google

étoit sur le point de se marier, et qu'un Prêtre, par lequel elle n'avoit pas voulu se laisser séduire, avoit accusée d'hérésie, par vengeance. Je fus révolté de cette atrocité. Je voulus observer la victime. Je ne pus distinguer ses traits; mais je les imaginai, et les vis charmans. Sa prétendue beauté contribua peut-être à m'intéresser en sa faveur. « Ah ! disoit un Brave, près de moi, si deux ou trois vaillans camarades vouloient me seconder, nous pourrions leur enlever cette belle Patiente; car il y a très-peu d'escorte. Allons, qui m'aime me suive ! » A ces mots, il paroît fondre sur les archers. Je fonds, moi-même, réellement sur eux, l'épée à la main. Mon fier-à-bras se retire

Digitized by Google

et me laisse seul dans le danger; mais le peuple m'applaudit. Les Archers, croyant avoir tout ce peuple contr'eux, se sauvent bravement, et me laissent la victime. Je contemple ma capture. C'étoit une femme; mais, elle n'étoit ni jeune ni jolie, et, si j'avois connu sa figure, je n'aurois peut-être pas eu la générosité de m'exposer pour la délivrer. Elle se jetta à mes genoux pour me remercier. Je la délivrai de ses liens, et la remis au Peuple, qui en fit ce qu'il voulut. Je partis comblé de bénédictions de ce bon Peuple; mais peu enchanté de la figure de ma Protégée, peu flatté d'avoir risqué mes jours pour un pareil Objet. Cependant, au fond,

Digitized by Google

j'avois fait une bonne action, et je ne pouvois m'en affliger.

CHAPITRE XXXV.

Nouvelle prison. Générosité du roi.

Dès le jour même, on vint m'arrêter de la part du Roi. Je fus conduit, pour la seconde fois, dans la prison mal-saine du Châtelet. On me traduisit au Criminel pour mon insurrection contre la justice, et mon incartade, par laquelle j'avois sauvé la malheureuse Patiente. Je fus plongé dans un cachot. « Voilà donc, me disois-je, où se termine ma faveur. Le bien-aimé de la sœur du Roi, de sa maitresse, va peut-être périr sur l'é-

Digitized by Google

chaffaut, pour une bonne action, pour avoir dérobé une innocente victime, aux horreurs du bûcher. et peut-être estelle retombée entre les mains de la Justice. »

J'étois abîmé dans la douleur. La Princesse m'envoya un exprès pour me consoler, et me dire qu'elle alloit faire tous ses efforts, pour obtenir ma grâce du Roi. J'appris aussi que la victime étoit bien échappée des mains de la Justice. Ces deux heureuses nouvelles me rendirent du courage et de l'espérance.

Je restai dans la captivité plus long-tems que je n'aurois voulu. Enfin le Roi, qui avoit promis tant de fois de me récompenser, saisit cette occasion de le faire

Digitized by Google

sans qu'il lui en coûtat rien. On m'accorda donc ma liberté. Il fallut remercier Sa Majesté de son excessive générosité. « Le bon Roi parut un peu honteux de mes remercîmens. Sa maitresse me fit plus d'amitiés qu'elle ne m'en avoit jamais fait. Ma chere Princesse fut plus tendre et plus obligeante que jamais. Mes confreres les Poëtes, qui s'étoient mis déjà de si bon cœur à se déchaîner contre moi, quand ils me croyoient culbuté, reprirent, en ma faveur, le stylè du panégérique, et me louerent à toute outrance.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXVI.

Tournoi.

TANDIS qu'on faisoit consister la piété à brûler des hérétiques, on célébroit des fêtes presque journalieres, avec une galanterie dont il n'y avoit jamais eu d'exemples. On faisoit déjà les apprêts d'un superbe Tournoi, où tous les plus fameux chevaliers de l'Europe étoient invités à venir déploier leur force et leur adresse. Paris, rempli d'une foule d'étrangers attirés par cette fête, offroit le plus brillant spectacle. Je fus obligé de chanter, quand j'en avois si peu d'envie, et de composer des devises et des divertissemens.

Digitized by Google

Enfin le Tournoi commença. Je ne décris point cette fête, qui n'eut rien de particulier qu'une magnificence supérieure à celle des autres fêtes du même genre. Divers chevaliers y montrerent beaucoup de force et d'adresse. Le Roi remportoit, sans contredit, la palme sur tous les autres Paladins. Il faisoit hommage de toutes ses couronnes à la belle d'Étampes. Je me sentis piqué d'honneur. Je voulus faire autre chose que chanter les combattans. Je voulus, sur-tout, que ma belle Princesse reçût aussi les hommages d'un vainqueur. Je me sentois très-fort dans tous les exercices, qui faisoient briller la force et l'agilité de tant de chevaliers. Je parlai, le soir, de mon projet à la dame

Digitized by Google

de mon cœur. Elle l'approuva. Elle me fournit, elle-même, des armes très-brillantes, avec un beau Palefroi, et un Écuyer de bonne mine. Elle me fit porter ses couleurs, et, le second jour du Tournoi, je me présentai à la barriere, bien armé, bien caché par ma visiere. Je fus introduit. Je combattis les plus braves chevaliers. Je les désarçonnai. Je remportai la palme dans tous les exercices. Je fis hommage de mes lauriers à ma chere Princesse. Tout le monde se demandoit, quel est ce brave chevalier? Est-ce Bayard? „Il ne restoit plus que le Roi, qui avoit fait dire qu'il vouloit combattre contre le nouveau concurrent. On l'attendoit. Le Duc d'Alençon, pour amuser les

Digitized by Google

spectateurs, voulut soutenir une joûte contre moi. Il fut honoré, à son entrée dans la carriere, d'un rire universel. Je n'eus pas de peine à lui faire vuider la selle, et je l'étendis rudement sur l'arêne; mais ma lance, qui le frappa, malheureusement dans la poitrine, sans pourtant percer sa cuirasse, ni le blesser, lui donna une si forte commotion, qu'il vomit beaucoup de sang, et perdit entiérement connoissance. On l'enleva promptement. Le Roi parut dans l'instant. Il apprit l'accident de son beau-frere, et voulut le venger. Il m'attaqua avec la plus grande impétuosité, et me donna beaucoup de tablature. Je voulois d'ailleurs le ménager, me doutant bien qu'il seroit indigné

Digitized by Google

contre moi, à perpétuité, si je venois à bout de le vaincre. Je le renversai sur le sable. J'y sautai sur-le-champ moi-même, et je lui tendis la main, pour l'aider à se relever. Il voulut se battre à l'épée. Je lui présentai la mienne, la pointe renversée. Je posai un genou à terre, et lui demandai grâce. « Beau chevalier, me dit-il, c'est un hommage que vous rendez uniquement à mon rang. Je serois bien plus flatté que vous fussiez obligé de le rendre à ma supériorité dans les armes. »

CHAPITRE XXXVII.

Marot vainqueur disgracié.

Il daigna m'embrasser. La belle d'Étampes lui présenta

Digitized by Google

une couronne. Ma charmante Princesse m'en remit une autre, et le Tournoi finit. On vouloit savoir quel étoit le fameux chevalier qui s'étoit fait tant d'honneur, et qu'on avoit tant applaudi. Je m'éclipsai. Je reparus à la Cour le jour même, sous mon costume ordinaire. Personne ne se douta d'abord que c'étoit le Poëte Marot, qui avoit remporté la palme sur tous les plus braves chevaliers de l'Europe. On ne tarissoit point sur les louanges du héros inconnu, et mes prouesses firent l'entretien de plus d'un mois. Enfin ma Princesse, toute glorieuse d'avoir un amant si brave, ne put contenir sa joie et son admiration pour moi. Elle avoua que j'étois le vainqueur dont on avoit tant parlé.

Digitized by Google

Soudain, il se fit, contre moi, dans les esprits, une révolution funeste. Si j'avois été un Prince, on auroit recommencé les applaudissemens, en me connoissant, on fut outré, au contraire, de ce qu'un simple valet-de-chambre avoit osé combattre contre tous les chevaliers, et contre le Roi lui-même. On ne vit plus que de l'impudence, où l'on admiroit, auparavant, tant de valeur. J'eus besoin de toute la protection de ma Princesse pour n'être pas jetté dans un cachot, ou même traîné à l'échaffaut. On avoit un prétexte pour ma condamnation. Le Duc d'Alençon étoit mourant. On ne manquoit pas d'attribuer son triste état au coup trop violent que je lui avois

Digitized by Google

porté. On assuroit que je l'avois fait exprès, que j'avois voulu me défaire de mon rival. Il mourut en effet. On voulut me condamner comme le meurtrier d'un Prince du sang. Je ne méritois point ce nom de meurtrier. Je n'avois eu sûrement aucune mauvaise intention. Ce Duc étoit naturellement fort valétudinaire, et ménacé d'une mort prochaine. Le coup dans la poitrine avoit pu seulement accélérer l'effet que ses infirmités habituelles auroient produit un peu plus tard.

CHAPITRE XXXVIII.

Fuite à Genève.

QUOIQU'IL en soit, ma Princesse fut obligée de me faire éva-

Digitized by Google

der. Elle intercéda beaucoup en ma faveur. Le Roi son frere lui dit : « Vous devriez vous-même vous sentir outragée. Le bel honneur que vous fait une telle esclandre ! Le noble amant que vous avez-là ! Un valet ! » -- « Un valet, mon frere, s'écria-t-elle ! s'il n'est que cela, à qui en est la faute ? N'a-t-il pas mérité cent fois d'être au-dessus de cet humble état ? Si vous lui aviez tenu vos promesses, seroit-il un valet ? »

Le Roi, vaincu par ses larmes, consentit à ne pas me faire poursuivre. Je me retirai tranquillement à Genêve, avec la réputation, malgré mes envieux, du premier Poëte de la nation, d'un des plus vaillans chevalier de l'Europe, et d'un des

Digitized by Google

des plus brillans favoris du sexe enchanteur.

J'arrivai dans la petite République où Calvin jouoit un rôle bien différent de celui qui m'avoit fait tant de réputation. Je fus obligé moi-même, de faire, dans cette ville embéguinée, un personnage bien différent de celui que j'avois joué à la Cour de France.

On accueillit, avec une espece d'enthousiasme à Genêve, l'auteur des Psaumes françois qu'on chantoit dans les temples. On me regarda comme un personnage religieux, parce que j'avois composé des cantiques sacrés. On ne faisoit pas attention que ces ouvrages, prétendus sacrés, étoient remplis, en beaucoup d'endroits, d'allusions

Digitized by Google

profanes. Les bons Genévois n'y voyoient que le sens du Prophête qui en étoit le premier auteur.

CHAPITRE XXXIX.

Séjour à Genêve.

Il fallut afficher une conduite digne de mes productions vénérables. Calvin, meilleur comédien que moi, me présenta, avec emphase, au Consistoire; et se déclara mon partisan, et mon protecteur outré. Combien ma Princesse étoit une protectrice différente!

J'appris bientôt qu'elle avoit épousé le Roi de Navarre. « La voilà donc Reine, me disois-je,

Digitized by Google

Le Ciel en soit loué ! mais, si l'on ne m'avoit pas joué des tours perfides, je serois en secret, son époux, je serois heureux dans ses bras, et je ne me verrois pas réduit à faire l'hypocrite et le torticoli, dans un temple obscur de Calvinistes. »

Le seigneur Calvin me faisoit de grandes amitiés, et ne pouvoit gagner mon cœur. Je ne goûtois point son rôle dévot, dont je voyois la fausseté. Je ne me faisois point à ce pays triste des réformateurs. J'avois beau me représenter Alcibiade qui, après avoir brillé, avec tant de luxe, dans la voluptueuse Athènes, sut afficher, avec tant de succès, à Lacédémône, l'austérité Spartiate. J'étois à-peu-près dans le même cas que lui; mais je me

Digitized by Google

sentois bien loin d'être un Protée comme lui.

Ces Génevois se déchaînoient contre la cruauté des catholiques, contre leurs bûchers. En cela ils avoient raison; mais, en vantant leur humanité protestante, ils donnerent bientôt l'exemple d'une cruauté pareille. Ils firent brûler le médecin Servet, et leur apôtre Calvin, qui le fit condamner à ce supplice, eut soin que le bûcher fût composé, de bois verd, afin que sa victime souffrît d'avantage. Je ne pus, depuis ce moment, voir, sans un frémissement secret, ce cruel hérésiarque.

Digitized by Google

CHAPITRE XL.

Affaire à Genève.

Je voulois m'enfuir de la petite République ; mais j'y fus retenu pendant quelque tems, par mon hôtesse, très-jolie petite républicaine, qui prit du goût pour moi, et m'en inspira mutuellement. Le mari m'avoit d'abord accueilli bien chaudement ; mais son goût se refroidissoit, à mesure que celui de sa femme s'échauffoit pour moi. Je prêchois sans cesse la discrétion et le mystere à ma jeune conquête; mais elle étoit d'une étourderie presque Françoise, et, malgré mes remontrances

Digitized by Google

et ses promesses continuelles de se rendre impénétrable, elle se trahissoit à chaque instant.

C'étoit un François qui prêchoit la discrétion, et qui en donnoit l'exemple; mais inutilement. J'aurois dû être sage, aulieu d'être simplement discret. On va dire que je me vante ici, au lieu de me confesser humblement. Je semble faire entendre en effet que c'étoit ma jeune hôtesse qui me prévenoit, mais cela étoit vrai à la lettre. Plein de ma chere Princesse et de mes chagrins, je n'aurois jamais songé à lier une nouvelle intrigue avec cette jeune personne, si elle ne s'étoit montrée provocante, et même avec obstination. On ne me tint pas compte de l'espece de résistance

Digitized by Google

que je fis, et dont je ne pouvois parler sans charger un peu ma nouvelle amante.

Je fus dénoncé au Consistoire comme séducteur d'une jeune épouse, comme violant les loix sacrées de l hospitalité pour la débaucher. Je me défendis de mon mieux. Je vis tous ces réformateurs austeres prévenus contre moi : j'eus recours à Calvin. Il me semonça vigoureusement; mais il me promit de prendre ma défense. Il se montra si sûr de me sauver, qu'à l'entendre, je devois être parfaitement sans inquiétude ; mais il me recommanda bien, cependant, de redoubler de vigilance et d'adresse, pour échapper aux piéges qu'on me tendoit de tous côtés.

En effet, Calvin plaida pour

Digitized by Google

moi, avec son éloquence théologique. Je ne pus me trouver à son plaidoyer, parce que j'étois indisposé ce jour-là. Il s'en revint triomphant. « Je le savois bien, moi, dit-il, que je l'emporterois. Ces honnêtes gens vouloient vous condamner à mort, pour crime d'adultere, de séduction, et de violation de l'hospitalité. J'ai su les rendre plus traitables, et vous vivrez en dépit des rigoristes. » Je m'épuisois en actions de grâces envers mon libérateur. « C'est une misere, me dit-il. C'est un leger service que tout compatriote devoit à un galant-homme tel que vous. Oui, mon cher, vous êtes entierement absous, par la sentence du Consistoire. » Ici, nouveaux remer-

Digitized by Google

cimens de ma part. « Vous en serez quitte, reprit-il, pour vous prêter à une petite cérémonie. C'est une pure formalité. C'est moins que rien, mais il faut suivre les formes. » -- « Rien de plus juste, répondis-je, sans savoir en quoi consistoient ces formes. »

On vint alors me chercher de la part du Gouvernement. On me pria de vouloir bien me laisser conduire. J'y consentis. Nous arrivâmes dans la prison. J'y fus jetté dans un cachot; j'en fus aussi surpris que piqué. Le lendemain je comparus devant un juge entouré d'exécuteurs odieux de ses volontés. On me lut ma sentence. Elle portoit que, pour expier mon crime d'adultere et de séduction, je recevrois, de la

Digitized by Google

main du citoyen exécuteur, une correction fraternelle, qui seroit bornée à la flagellation. Je témoignai la plus haute indignation. On me vanta beaucoup la clémence du saint Consistoire, et les puissans effets de la protection du Révérendissime Docteur Calvin. Je vis apporter des verges énormes. On me dépouilla, malgré ma résistance; on exécuta la sentence. Le lecteur voudra bien me dispenser des détails de cette scène ignominieuse.

CHAPITRE XLI.

Retraite à Turin.

C'est ainsi qu'on osa traiter, dans ce chiffon de Républi-

Digitized by Google

que, le vainqueur du Roi de France, et l'amant aimé de sa sœur. Je maudis mille fois Genêve, son Consistoire, Calvin et sa protection dérisoire, et je me retirai à Turin, où le Duc de Savoie m'appella et m'accueillit favorablement.

J'y jouis d'abord de quelques agrémens. J'y fus dans une espece de faveur; mais j'eus bientôt des envieux qui me noircirent aux yeux du Souverain. Je fus représenté comme un homme dangereux, un corrupteur des épouses et des jeunes filles de tout rang et de tout âge, et sur-tout comme un hérétique. C'étoit-là l'accusation banale dont on se servoit pour perdre tous ceux à qui l'on en vouloit. L'accusation prit; j'y avois donné

Digitized by Google

donné lieu du côté du sexe. Je ne cherchois à séduire personne ; mais il sembloit que ce sexe enchanteur se donnoit par-tout le mot pour me susciter des embarras, qui avoient leurs agrémens, joints à trop d'épines. J'avois le malheur de passer pour un homme à bonnes fortunes, et toutes les Belles vouloient savoir, par elles-mêmes, jusqu'à quel point je méritois cette réputation.

Le Duc de Savoie m'avoit fait, au commencement, quelques présens ; mais les préventions qu'on lui inspira sur mon compte tarirent bientôt ses générosités, et je ne tardai pas à voir approcher, de moi, la honteuse indigence, que je n'avois jamais connue auparavant.

Digitized by Google

Il fallut chercher des ressources. La poésie ne m'en offroit aucune, dans ce pays-là.

CHAPITRE XLII.

Ressources.

QUELQUES personnes m'ayant consulté sur leurs affaires, aidé des seules lumieres du bon-sens, je leur donnai des conseils, dont elles se trouvèrent bien. Elles me vanterent, dès-lors, comme un excellent avocat consultant. J'acceptai ce titre, et j'eus de la pratique, en cette qualité. Contens de mes conseils, relativement aux affaires, certains cliens s'aviserent de me consulter aussi sur leur santé, sur-

Digitized by Google

tout relativement aux nouvelles maladies vénériennes, auxquelles les Médecins et les Chirurgiens n'entendent encore presque rien. J'avois, par hazard, traité quelques-uns de mes amis, de ces maladies, et j'avois réussi. Le premier Chirurgien du Roi de France m'avoit donné quelques leçons, et le besoin, pour moi-même, m'avoit forcé de faire des recherches et des essais, qui m'avoient rendu assez habile dans cette partie. Je fus donc consulté comme Médecin et Chirurgien. J'entrepris des cures, elles me réussirent. Je vis que le grand secret, sur-tout, de nos Esculapes étoit de persuader aux gens qu'ils étoient malades, ensuite, qu'ils les guéris-

Digitized by Google

soient. Je fus obligé de faire comme les autres. J'eus ainsi deux ressources qui me produisirent à-peu-près également. Je me vis Avocat et Médecin ; il ne me manquoit plus que d'être Prêtre et Confesseur, pour réunir les trois professions, qui nous font obtenir la confiance des pauvres humains, et nous jouer de leur simplicité.

CHAPITRE XLIII.

Voyage en Béarn.

JE vécus quelque tems, assez agréablement, à l'aide de mes deux ressources ; mais j'étois toujours plein de ma chere Princesse, devenue Reine de

Digitized by Google

Navarre. Je n'osois aller la revoir en France ; mais j'appris qu'elle étoit allée s'établir dans ses états, avec le Roi son époux. Je résolus d'aller lui rendre ma visite dans ce pays, où, sans doute, je devois être en sûreté. Je me dérobai à toutes mes pratiques qui me composoient une espece de petite cour, et je partis pour la Navarre. J'entendis beaucoup parler, sur la route, de la nouvelle Reine. On vantoit ses grâces, son esprit, sa générosité. On disoit qu'elle appelloit auprès d'elle tous les savans, tous les hommes illustres ; qu'elle faisoit fleurir tous les arts, dans son petit État ; que sa Cour enfin le disputoit, pour le brillant, à celle du Roi de France, son frere. On me

Digitized by Google

montra ses Contes merveilleusement imprimés, selon des procédés encore récens, qui deviennent plus communs de jour-en-jour, et multiplient considérablement les copies des meilleurs ouvrages de littérature. Tout ce j'apprenois sur le compte de ma belle Reine me ravissoit. Je pensois que, puisqu'elle accueilloit les auteurs et les artistes, je devois avoir part, plus que tout autre, à ses bonnes grâces. J'avançois toujours vers ses États, et j'étois impatient d'y arriver, parce que, d'un côté, je brûlois de la revoir, et que, de l'autre, j'étois en danger, tant que je me voyois sur les terres de France, qu'il falloit traverser, pour passer chez elle.

Digitized by Google

J'y arrivai bientôt. Je vis tous les bourgeois sous les armes. Je demandai pour quelle cérémonie. On me dit que c'étoit pour le Roi et la Reine qui alloient passer. « Je ne vois pas dans vos yeux, dis-je à l'un de ces bourgeois, cette joie franche, que je m'attendois à trouver sur le passage de la Reine. » -- « Vous avez raison, me répondit-il. Ah! si elle arrivoit, nous serions joieux; mais elle part. » - « O ciel me voilà bien avancé! j'arrive, et ma Souveraine part pour la France. » Je me fais conduire à son palais. Elle montoit en voiture avec son époux. Elle m'apperçoit, et vole dans mes bras. « Ah! mon cher Marot, dit elle, que je suis malheureuse, de vous voir arriver dans

Digitized by Google

ce moment ! Nous partions ; mais n'y auroit-il pas moyen de différer notre départ de quelques jours, pour recevoir et fêter le meilleur de mes amis ? » --- « Non, Madame, lui répondit le Roi son époux, à qui la réception chaude, dont elle m'honoroit, faisoit froncer le sourcil. Nous ne pouvons nous permettre un tel dérangement pour personne ; à peine cela seroit-il proposable pour un Roi. » Ma belle Reine reconnut soudain la jalousie qui commençoit à tourmenter son nouveau mari. Elle craignit que cette jalousie n'eût des suites funestes. Elle poussa un soupir, me serra la main, laissa échapper une larme, et partit.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIV.

Retour. La mere.

IL s'en falloit de beaucoup que je fusse content de mon voyage. J'appercevois que j'étois aimé, et mon amour en redoubloit; mais il m'étoit absolument impossible de jouir de la chere personne que j'adorois. Il fallut m'en retourner tristement, traverser de nouveau une partie de la France, avec encore plus de danger peut-être en revenant qu'en allant, parce que ma rapide entrevue avec ma belle Reine m'avoit fait connoître. J'arrivai pourtant à Turin sans malencontre. Il fallut reprendre

Digitized by Google

mes deux professions de Charlatan. Je sentois un vuide pénible dans mon cœur. Je voyois beaucoup de jolis Objets qui s'offroient pour remplacer mon adorable amante ; mais toutes ces intrigues avoient toujours des suites funestes, et me procuroient beaucoup plus de peines que de plaisirs.

J'étois lâs de la vie solitaire que je menois dans l'intérieur de ma maison. Le Célibat me pesoit, malgré mes fredaines plus rares que ci-devant ; mais encore trop multipliées. Il me vint une compagne, du sexe qui fait nos plaisirs et nos tourmens ; mais cette compagne, quoique chere et sacrée pour moi, n'étoit pas précisément ce qu'il falloit pour ramener la gaîté

Digitized by Google

chez moi. On me croira sur ma parole, quand je dirai que c'étoit ma mere excellente femme dont je n'ai pas parlé jusqu'ici, chargée du poids de près de soixante ans. Mon pere, aussi très-honnête homme, venoit de mourir, en lui laissant, pour tout héritage, ses lauriers poétiques. Je regrettai le cher auteur de mes jours. Je reçus et j'accueillis, comme je le devois, sa veuve désolée. Je me comportai, à son égard, comme un fils tendre et respectueux. Elle se mit à la tête de mon ménage, et j'y gagnai, du côté de l'arrangement et de l'économie. Mais les amours s'envolerent, effarouchés plus que jamais. Ma bonne mere étoit très-dévote. La moindre action un peu gaie, que je me

Digitized by Google

permettois, lui donnoit des chagrins profonds. Il fallut donc m'interdire toute galanterie, et je fus plus triste et plus gêné que jamais, dans l'intérieur de ma maison.

Cependant, je recus des nouvelles de ma belle Reine. Elle m'envoyoit un sauf-conduit, qu'elle avoit obtenu du Roi son frere, par lequel il m'étoit permis de faire un voyage de quelques mois à Paris. Elle m'invitoit à m'y rendre sur le champ, pour profiter du séjour passager qu'elle y faisoit. Je fus enchanté de l'invitation et du sauf-conduit, et je me décidai à partir le plutôt possible. Mais j'avois un lutin acharné contre moi, pour rompre tous mes projets. Ma mere tomba tout-à-coup

Digitized by Google

dangereusement malade. Il fallut rester pour la soigner. La maladie fut aussi longue que violente. Je fis tout ce que devoit faire le fis le plus tendre. Je restai pour sauver la vie à ma mere, s'il étoit possible. Je la veillai nuit et jour. Je me rendis presque malade moi-même, pour lui prodiguer mes justes soins. Peines inutiles ! Je ne pus la sauver, et, après deux mois de fatigues inouies, j'eus le chagrin de la perdre. Je lui rendis les devoirs funebres, et je me hâtai de partir pour Paris, afin d'y voir ma chere Princesse.

Digitized by Google

CHAPITRE XLV.

Voyage en France.

Je fis la plus grande diligence. J'arrivai bientôt à Lyon, delà à Dijon, Auxerre, Sens, Fontainebleau qui venoit d'être bâti, et qui étoit un endroit délicieux. J'en parcourus rapidement toutes les beautés, et je m'engageai dans la forêt, pour gagner Paris.

Je n'y avois pas fait cinquante pas, que je rencontrai une voiture qui alloit ventre-à-terre. Je crus reconnoître, dans cette rapide voiture, ma belle Reine auprès de son époux; mais, ce qui me donna de vrais coups de poignard, ce fut que je crus

Digitized by Google

voir son œil, d'abord fixé sur moi, se détourner ensuite avec dédain. « Serois-je à présent méprisé par elle, me dis-je? ou bien, seroit-elle fâchée contre moi, parce que je ne me suis pas assez hâté de venir la rejoindre à Paris? mais je lui ai mandé les raisons de mon retardement, et, sûrement, elles ne peuvent être plus sacrées. Il est vrai; mais qui sait si mes lettres n'ont pas été interceptées par l'ordre de son jaloux? Elle va sans doute à Fontainebleau. Je retournai en arriere, pour voir si elle alloit au château. Je vis la voiture, au grand galop, passer cet endroit. Je fus obligé de reprendre le chemin de Paris, où j arrivai désolé. Je courus au Louvre m'informer

Digitized by Google

de la Reine de Navarre. On me dit qu'elle étoit partie avec son mari, pour retourner dans leurs États. „ Ils ont dû passer par Fontainebleau , dit-on , pour prendre congé du Roi leur frere, qui les attend dans un château peu loin delà , avec sa maitresse. „

Il étoit fort tard. J'avois besoin de repos. Je ne pouvois me remettre en route sur le champ , pour Fontainebleau, Je n'étois pas sûr d'y être reçu dans un château du Roi, où il se trouvoit avec sa maitresse. Je passai la nuit à Paris, et, le lendemain , dès le grand matin , je partis pour rejoindre ma bien-aimée. Je rencontrai bientôt une brillante cavalcade. C'étoit le Roi dont la santé me parut fort

Digitized by Google

altérée. Il revenoit à Paris avec une nouvelle Divinité, que je ne reconnus point pour la belle d'Étampes. Il m'apperçut, et je crus voir qu'il disoit : « il n'y a rien à faire. » --- « Probablement ma belle Reine est partie, me dis-je tout bas, » et je fus découragé : « mais aussi, repris-je, si elle est à Fontainebleau, j'aurai plus de facilité pour la voir, son frere étant absent. »

J'arrive, je m'informe. J'apprends que la Reine de Navarre est partie bien décidément pour ses États, avec son époux. Il n'y avoit pas moyen de songer à les suivre. Ils alloient un train de Princes. Ils changeoient continuellement de chevaux, et moi, je n'avois que mon modeste cours

Digitized by Google

sier, qui étoit assez fatigué du voyage. « Elle est donc partie, me disois-je, et, pour comble de malheur, j'ai lieu de la croire irritée contre moi. C'est pour une bonne cause que je me suis arrêté à Turin, après la réception de mon sauf-conduit. Je ne puis être fâché d'une bonne action; mais elle ignore que je ne suis pas coupable. Je ne puis supporter sa colere ni son absence. »

Devois-je retourner à Paris ou à Turin? Je me décidai pour Paris. J'avois plusieurs amis à y voir, et le terme de mon sauf-conduit n'étoit pas expiré. De retour dans la capitale, j'y vis mes anciens camarades, entr'autres Rabelais, facétieux corps, que j'avois produit, quelques

Digitized by Google

années auparavant, auprès de ma Princesse, et qui l'avoit peut-être quelquefois rendue infidele à son premier amant.

CHAPITRE XLVI.

Consultation.

JE gardai l'*incognito* le plus qu'il me fut possible. Je fus bien surpris, le surlendemain de mon arrivée, de recevoir la visite d'une jeune bourgeoise excessivement jolie, qui paroissoit d'une naïveté charmante. « Ah mon cher sire Marot, me dit-elle, en me tendant son joli visage, c'est bien vous. Je vous reconnois. » Je l'embrassai de tout mon cœur. Elle parut par-

Digitized by Google

tager, de tout le sien, le plaisir que me fit ce baiser. « Mais, ma belle dame, lui dis-je, où m'avez-vous vu ? » -- « C'est à vous à vous en ressouvenir, me répondit-elle. Vous avez dû me voir aussi. » Je la considérai. Je l'avois vue en effet. Je crus la reconnoître, pour la Beauté que j'avois vue auprès du Roi, sur la route de Fontainebleau. Mais la dame compagne du Roi étoit superbement parée, et celle-ci avoit une petite mise proprette ; mais bourgeoise. « Madame, lui dis-je, est-ce vous que j'ai recontrée avec le Roi ? » -- « N'importe, reprit-elle, j'ai entendu parler de vous, comme d'un homme qui donne d'excellens conseils à Turin, et je suis venue vous

Digitized by Google

consulter. »-« Et qui a pu vous instruire ainsi sur mon compte, ma belle dame ? »-« Quel qu'un : qui vous connoît. Le Roi peut-être. Allons, mon cher monsieur, prêtez-moi, s'il vous plaît, vos oreilles. » Elle s'assit familierement sur mes genoux, en me présentant son joli bec, où j'imprimai mes lèvres amoureuses. « Ah ! je ne m'étonne pas, me dit-elle, que la sœur du Roi, et la belle d'Étampes aient soupiré pour vous. Mon cher monsieur Marot, votre présence ne dément point votre réputation. » Les yeux de la jeune personne étoient parfaitement d'accord avec ses propos flatteurs, et avec ses caresses. Elle me mettoit tout en feu. Je n'étois pas prémuni contre une si forte tentation.

Digitized by Google

« Si c'est la nouvelle maîtresse du Roi, me disois-je, comme je n'en pouvois gueres douter, il mérite bien, après le tour perfide qu'il m'a joué, que je profite de la bonne volonté passagere de sa Divinité.» En conséquence, j'osai presser la belle personne, et devenir agresseur, à mon tour; car, jusqu'ici, c'étoit elle, pour ainsi dire, qui avoit joué ce rôle.

Elle répondit à mes caresses, de tout son cœur. « Mais écoutez donc ma consultation, me disoit-elle.» -- « Parlez, ma chere, parlez; » et je lui bouchois l'organe de la parole, avec mes lèvres brûlantes. Elle s'enflammoit aussi de son côté. Je voyois qu'elle vouloit résister, et qu'elle n'en avoit plus la force. » Ah!

Digitized by Google

que vous êtes dangereux, me dit elle, toute pamée! mais, de grâce, écoutez moi. » Je n'étois déjà plus en état de l'écouter. « C'est au sujet de mon mari, reprit-elle, que je viens vous consulter. Il prétend que je lui fais infidélité avec le Roi, il veut se venger de moi et de Sa Majesté, et il me joue les tours les plus abominables. » — « Il faut vous venger aussi de lui avec moi. » Je la pressois toujours avec plus de chaleur. Je crus voir sonner, dans ses yeux, ce qu'on appelle l'heure du berger. Les femmes regardent toujours, comme un imbécile, celui qui manque cet instant propice. Elle avoit beau me crier : « mais écoutez donc, il n'est pas encore tems. Vous

Digitized by Google

vous faites tort à vous-même, par la suite à la bonne heure... quand j'en serai digne.... mais pour le présent... ah ! malheureux ! ce n'est pas ma faute..... vous allez vous en repentir.... »
Je n'écoutois rien. Je triomphai de sa foible résistance, et je fus un moment heureux.

Après ma victoire, devenu plus calme: « Parlez à présent, lui dis-je, ma chere amie, à quoi puis je vous être utile ? »--
« Parlez, reprit-elle, un peu en colere, il est bien tems à présent ! Vous n'avez pas voulu m'écouter : vous allez me maudire. » Elle versa quelques larmes. J'essuiai ses beaux yeux. Je la conjurai de parler, promettant de l'écouter avec le plus grand recueillement. « Hé bien,

Digitized by Google

reprit-elle, je viens vous consulter sur ma santé. » -- « Elle est dans l'état le plus florissant. Vous avez les plus belles couleurs. » -- « Hé bien, ces belles couleurs sont trompeuses, à ce qu'on assure. On dit que je suis mortelle, dans l'état déplorable où m'a mis le plus détestable des maris. Voyez comme le Roi est changé. C'est à moi qu'on attribue le dépérissement de sa santé. » J'étois consterné. « Expliquez-vous, de grâce, ma belle amie ; Qui êtes-vous ? . »

CHAPITRE XLVII.

Suite de la consultation.

On m'appelle la belle *Féroniere*, dit-elle. J'ai épousé,

Digitized by Google

malgré moi, un homme qui m'aimoit; mais que je ne pouvois souffrir. Le Roi m'a vue; il m'a fait enlever. Il a trop aisément triomphé de ma résistance, comme vous. Mon mari a été furieux. J'ai osé retourner chez lui, et ç'a été mon malheur. « Je saurai bien me venger du Roi et de toi. m'a-t-il dit; » et il a continué de me rendre le devoir conjugal, qui m'étoit insuportable de sa part. Le Roi me partageoit avec lui : et l'indigne jaloux, en se plaignant de ce commerce criminel, en souffroit la continuation; mais il avoit ses desseins. Cependant je sentois certaines douleurs, auxquelles je ne comprenois rien. Le Roi se plaignoit d'en souffrir de plus cuisantes,

Digitized by Google

et je le voyois dépérir sensiblement. Quand l'altération de sa santé fut devenue bien visible : « je suis vengé, me dit mon barbare époux. j'en mourrai ; mais tu en mourras aussi, et l'indigne Roi avant toi. » Alors il m'apprit qu'il avoit osé se rendre dans un lieu public, qu'il s'y étoit infecté de ces nouvelles maladies qui viennent, dit on, du nouveau monde, et qui, jusqu'ici, paroissent incurables ; qu'il m'avoit communiqué ce virus, et que je l'avois transmis au Roi. » -- « O Ciel! m'écriai-je ! Mais, ô fatale Beauté ! il falloit donc m'avertir. » -- « Hé m'avez-vous laissé parler, répondit - elle ? » Soudain je vole dans mon alcove. Je prends toutes les pré-

Digitized by Google

cautions que je puis, pour prévenir et empêcher l'introduction du virus dans mon sang. Je reviens à ma jolie empoisonneuse. « Me voilà, lui dis-je, plein d'un venin mortel, et sûrement je ne pouvois le puiser dans une plus belle source. C'est une legere consolation ; mais enfin, trop chere Syrene, que voulez-vous de moi ? Sur quoi prétendez-vous me consulser ? » -- « C'est sur ma maladie, reprit-elle, et sur les moyens de m'en guérir. On m'a dit que vous possédez des secrets merveilleux pour cette cure. » -- « Et qui vous a dit cela ? » -- « Hé mais, le Roi luimême. » -- « Je crains bien que le Roi n'ait voulu faire, à mon égard, par votre canal, ce qu'à

Digitized by Google

fait votre mari à l'égard du Roi. Si telle est son intention il a réussi. Il m'en veut pour quelques motifs que je ne puis vous dire. Par le dépérissement que que j'ai remarqué chez lui, je vois de quoi je suis menacé. C'est ma faute, je n'ai rien à vous reprocher. Quant à vous, ma belle, il est clair que votre santé est bien moins attaquée que celle du Roi. Peut-être, même, soulagez-vous votre mal, en le communiquant. »

Je crois que le premier Chirurgien de Sa Majesté, auquel je vous recommanderai, pourra vous guérir radicalement. Quant à moi, c'est autre chose. Le mal prend plus violemment sur le sexe mâle. Puissiez-vous être sauvé! Pour moi, je regarde

Digitized by Google

la mort comme un très-petit mal. Et je vais retourner à Turin, pour l'y attendre en paix »

A ces mots, je pris congé de la belle Féroniere, avec plus de gravité que je ne l'avois reçue. Elle me quitta avec plus de sérieux, en m'annonçant la prochaine visite de son mari.

CHAPITRE XLVIII.

Nouvelle consultation.

Je ne tardai pas à voir arriver, chez moi, cet odieux mari. Son aspect sinistre m'annonça de quoi il étoit capable. Il paroissoit justement atteint de la maladie qu'il avoit fait passer jusqu'au Roi. Il m'exagéra beau-

Digitized by Google

coup le tort de François à son égard. « J'aimois une femme unique, ajouta-t-il. Le malheureux m'a ravi mon trésor; mais je m'en suis vengé. Il en mourra infailliblement. Il n'a pas deux mois à vivre. Voyez l'état où il est. Je ne suis pas mieux que lui. J'ai consulté les plus habiles Médecins du siécle. On ne connoît point, jusqu'ici, de remede à la maladie trop puissante dont je me suis rendu la victime volontaire, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que ma femme, que j'ai rendu le canal impur de cette contagion, n'en est presque pas incommodée. La pécore fait plus de mal qu'elle n'en souffre. Elle est mortelle à qui la touche, et ne meurt pas elle-même. Elle nous enterrera tous. Mon état

Digitized by Google

est donc désespéré. Cependant, sur la réputation, que vous avez, de posséder certains secrets merveilleux, pour guérir des maladies extraordinaires, je viens à vous, sire Marot, et je vous offre la moitié de ma fortune, si vous pouvez me tirer de ce mauvais pas. »

On sent combien la certitude, qu'il me donnoit, sans y songer, que j'étois atteint d'un mal incurable dont il étoit la source, devoit peu me disposer en sa faveur. Je lui répondis, avec le plus de calme qu'il me fut possible : « On a des torts sans doute à votre égard. Vous possédiez, par force il est vrai, une jeune Beauté, que vous aviez obtenue de ses parens, sans son consentement, et que

Digitized by Google

vous tyrannisiez. On a voulu partager cette jouissance avec vous. On n'y avoit aucun droit. Vous vous en êtes vengé d'une maniere atroce, où il n'y a de juste que la part que vous avez vous-même aux fruits cuisans de cette vengeance. Le Roi, qui sait le mal que vous lui avez fait, vous laisse vivre, et fait voir, par là, qu'il méritoit qu'on ne punît pas si cruellement un écart trop naturel qu'on peut lui reprocher. Pour satisfaire votre haine, vous privez la France d'un grand Roi, que nous ne sommes pas sûrs de voir remplacé dignement. Vous ravissez, à notre capitale, votre innocente épouse, qui en faisoit peut-être le plus bel ornement. Le Roi ne vous punit pas. Ce

Digitized by Google

n'est pas à moi à vous punir ; mais, si j'avois des secrets pour vous guérir, je me reprocherois d'en abuser, pour conserver un homme aussi nuisible, que vous, à la société. Gardez-donc votre fortune, que je sais être ébrechée, et dont la moitié ne me tente point, et mourez victime de la haine que vous méritez de sentir, autant que d'inspirer. »

On conçoit aisément les grimaces que dut faire cet homme féroce, pendant que je lui débitois un discours si peu flatteur. « Il me paroît, dit-il, que vous avez aussi goûté du fruit défendu. Vous serez puni comme nous. C'est un petit soulagement à ma peine. J'aurai le plaisir de vous voir passer le pas

Digitized by Google

avant moi, aussi-bien que le Roi. Vous n'êtes pas d'un tempérament de fer, comme moi. Je vois déjà, dans vous, les symptômes d'une mort prochaine, et je m'en réjouis. Adieu.»

CHAPITRE XLIX.

Retour à Turin. Joli appareil funéraire.

Je le laissai partir, sans le reconduire. Il fallut songer à quitter Paris, où j'avois fait un si funeste voyage. Devois-je retourner à Turin, ou rejoindre ma belle Reine en Navarre ? Je n'étois pas sûr d'y être bien accueilli par le Roi son époux. Je partis donc pour la capitale du

Digitized by Google

Piémont. Je me contentai d'écrire à ma bien-aimée les raisons sacrées qui m'avoient empêché de me rendre à Paris, sitôt après la réception de son sauf-conduit, et, déjà languissant, je me mis en route pour retourner à Turin.

Dans mon état de langueur, le voyage me fatigua beaucoup. J'arrivai avec une figure humble, et qui n'avoit rien d'un conquérant. Le beau sexe ne fut plus attiré par mes dehors, et il ne me vint presque plus de consultations. D'ailleurs, on avoit profité de mon absence, pour prévenir sourdement, contre moi, le Public, et miner l'édifice de ma réputation. Je déplaisois aux Médecins, aux Avocats, aux Maris, aux Amans dont

dont j'avois été l'épouvantail. Je ne plaisois plus aux Beautés, auprès desquelles j'avois eu trop de vogue. Je voyois tarir mes consultations, qui étoient ma seule ressource pour subsister. La honteuse indigence s'approchoit de moi, aussi bien que la mort. Je n'avois aucun moyen pour défendre ma vie contre la maladie et le besoin. Elle ne m'étoit pas assez précieuse, pour que je cherchâsse à la conserver. Je me décidai donc à mourir; mais je voulus écarter les horreurs de la mort. J'employai les derniers fonds qui me restoient à décorer ma chambre funéraire, comme auroit pu faire le plus sensuel Épicurien. L'alcove fut changé en une espece de tombeau; mais galant, mais

Digitized by Google

privé des couleurs funebres, et des livrées du deuil. La couleur de rose égaioit ma tenture voluptueuse. Des guirlandes de fleurs formoient des festons rians. Le lit, jonché de fleurs, me fournissoit une niche agréable, où je reposois mollement sur des coussins, au milieu des parfums. Je me plaisois à m'étendre sur ce lit presque délicieux. J'y savourois, pour ainsi dire, l'avant-goût de la mort, que j'avois dépouillée de tout ce qu'elle a de rebutant. Pour en avancer l'instant, je prenois des doses modérées d'opium, qui m'assoupissoient doucement, et me plongeoient dans les songes les plus gracieux.

Digitized by Google

CHAPITRE L.

Jolie revenante.

UN jour que je me reveillois, encore plein d'un rêve enchanteur, je vis paroître, auprès de mon lit, une figure que je trouvai céleste, et que je fus tenté de prendre pour une Divinité, qui venoit du Ciel, pour y retourner avec moi. La belle personne sourioit délicieusement. Je la considérai quelque tems, et je la reconnus enfin pour la belle Feroniere, qui m'avoit infecté du venin mortel : « Ah ! mon cher Marot, me dit-elle, vous me reconnoissez donc enfin ? Je vois que vos yeux ne

Digitized by Google

témoignent, contre moi, aucune ombre de colere. Hélas ! je vous ai fait bien du mal. Je viens le réparer, autant qu'il m'est possible. Mon mari n'est plus. Cette perte m'est peu sensible ; mais celle du Roi me fait gémir, parce que j'en suis la cause. Me voilà sans ressources. Je viens en chercher auprès de vous. Heureuse si je puis vous récompenser par mes assiduités, mon zele et mon amour ! »

« Ma belle dame, lui répondis-je, vous voyez en quel état je suis réduit pour vos beaux yeux. Je n'ai pas de ressources moi-même ; c'est ce qui m'a fait renoncer à la vie. Puis-je, dans l'etat où je suis, vous proposer de partager mon sort ? Ce partage consisteroit à vous coucher

Digitized by Google

auprès de moi sur ces coussins, où je me berce, en attendant l'instant fatal, à prendre, avec moi, des potions d'opium, qui me plongent dans un sommeil agréable, égaié par des songes délicieux, qui me conduisent gaîment à ma fin trop inévitable. C'est la plus douce qu'on puisse désirer, et, puisqu'il faut franchir, tôt ou tard, ce terrible passage, ce ne seroit peut être pas un mal, pourvous, de le devancer d'une maniere si gracieuse. Nous serions couchés ensemble, dans les bras l'un de l'autre. Nous nous ferions les plus tendres caresses. Nous passerions, des entretiens les plus délicieux, à des songes plus délicieux encore, qui nous conduiroient, avec enchante-

Digitized by Google

ment, et sans nous en appercevoir, à notre heureuse fin. La mort seroit, pour nous, une partie de plaisir. Je ne vous la propose pas; vous êtes faite pour la vie; mais vous connoissez l'état de votre fortune et de votre santé; c'est à vous à prendre votre parti. »

« Hé mais, dit-elle en riant, d'un rire peut-être un peu forcé, ce parti n'est pas très-difficile à prendre. Ce que vous me proposez me paroît assez naturel. Cela est gai du moins. C'est peut-être ce que je puis faire de moins mal pour le présent. Il ne faut pourtant pas entreprendre une chose comme cela, à la légere. Permettez que je me consulte. Je viendrai vous rendre ma réponse. A ces mots la

Digitized by Google

belle s'enfuit en sautant et en dansant.

Je restai sur mes coussins, la regrettant peu, et je me rendormis. Le lendemain, je la vis reparoître un peu plus sérieuse que la veille : « Mon cher ami, me dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi sur le parti que vous m'avez proposé. Je n'ai pas voulu faire une pareille démarche, sans mettre ma conscience en regle. J'ai trouvé un confesseur François qui m'a reçue au tribunal de la Pénitence. Je lui ai exposé mon dessein. Il m'a chapitrée d'importance, et m'a défendu absolument d'y penser. Il falloit donc renoncer à la mort; mais comment faire? J'ai eu le bonheur que le Prince de Piémont, l'héritier du Duc

Digitized by Google

de Savoie m'a vue et m'a goûtée. Il m'a promis de me faire ma fortune ; je viens vous consulter sur ce parti. » — « Il est plus agréable, lui répondis-je, que celui que je n'osois vous proposer. Je ne doute pas que votre confesseur ne le goûte plus que la mort, que vous auriez trouvée avec moi. » — « Je suivrai votre conseil, reprit-elle, mon cher mari. Je suis, heureusement, bien guérie. Je vivrai, je tâcherai de vous empêcher de mourir. » A ces mots, elle s'enfuit en chantant et sautant comme la veille.

Digitized by Google

CHAPITRE LI.

Seconde revenante.

Je reçus le lendemain une autre visite qui m'intéressa un peu plus. Je vis entrer, chez moi, une grande Dame très-jolie, avec une petite fille encore plus jolie, qu'elle tenoit par la main. « Bon jour, mon cher époux, me dit-elle; je vous amene votre enfant. » A ces mots, elle me présenta sa petite fille. Je reconnus la Marguerite banale avec laquelle je m'étois oublié, il y avoit quelques années, et avec laquelle on m'avoit joué le tour de me faire contracter un mariage postiche. Je ne devois

Digitized by Google

pas être bien flatté d'avoir une pareille épouse ; mais sa petite fille, qu'elle me présenta, m'intéressa. Je crus voir, dans sa physionomie enfantine, quelqu'analogie naissante avec mes traits. Je crus sentir ranimer mes entrailles paternelles. Je conçus que cette enfant pouvoit être réellement de moi. Je l'embrassai avec transport. La pauvre petite me parut pénétrée d'une joie naïve. Elle me serra de ses petits bras, d'une maniere si touchante, que j'en fus attendri. J'embrassai aussi la mere. « J'ai lieu de croire, lui dis-je, que cette enfant peut être de moi. C'est un cadeau bien précieux que vous me faites, ma chere Marguerite. Je ne puis fermer mon cœur à mon sang.

Digitized by Google

Mais hélàs! Vous venez dans un moment bien douloureux. Je n'ai absolument aucune ressource. Je me suis décidé à la mort, et j'ai un pied dans le tombeau. Que puis-je faire pour vous et pour notre enfant? » -- « Mais cependant, dit-elle, il faut bien que vous vous mêliez de pourvoir à la subsistance de votre femme, et de votre enfant. Quittez vos coussins, où vous voilà étalé comme un fainéant. Levez-vous, et remuez-vous. Du courage, morbleu! Qu'est-ce que cette idée absûrde de mourir? Il faut vivre, et nous faire vivre avec vous. »

Digitized by Google

CHAPITRE DERNIER.

Troisieme revenante. Conclusion.

DANS le moment, nous entendons un grand bruit. Ma porte s'ouvre avec éclat, et je vois paroître, au milieu d'une cour superbe, une grande Dame en deuil, une Divinité. C'étoit ma belle Reine.

Ebloui, confondu, je saute du lit, je me précipite à ses pieds. Elle me releve, m'embrasse. Nous restons serrés dans les bras l'un de l'autre, ne pouvant nous parler, nous regardant au travers de nos larmes. « Ah ! ma chere Princesse, lui dis je enfin, ai-je le bonheur d'être justifié à vos yeux ? Oui,

Digitized by Google

je le vois par la visite que vous daignez me faire. Je vais mourir avec joie, après avoir reçu de vous, mon congé de la vie. » -- « Que parlez-vous de mourir, me dit ma chere Princesse ? Ne savez-vous pas que ma vie tient à la votre, et que vous m'entraîneriez avec vous, dans le tombeau ? Hélàs ! mon cher Clément, j'ai perdu mon frere. Cette perte est irréparable pour moi. Je viens de perdre aussi mon second époux. Sa mort me laisse au moins ma liberté. Je viens en faire usage. Je viens me remettre, avec tout ce que je possède, entre les mains de mon Bienaimé . . . Mais que vois-je ? » Elle apperçoit en ce moment, Marguerite, sa ridicule rivale. Je la vis froncer le

Digitized by Google

sourcil. « Qu'est-ce que cette Dame ; dit elle, et cet enfant ? » -- « Ma chere Princesse, répondis-je, vous voyez une infortunée, qui ne devoit jamais paroître devant vous. On s'est servi d'elle, comme d'un fantôme, pour nous tourmenter tous les deux. C'est cette Marguerite... » -- « O Ciel ! et vous voyez encore cela ! et, quand je viens vous offrir ma fortune et ma personne, je la trouve avec vous. » -- « Ma belle Reine, daignez m'écouter. Jamais cette infortunée, qui n'étoit pas faite pour entrer en comparaison avec vous, n'a été rien pour moi ; mais on l'a fait souffrir à mon occasion. On l'a renfermée, après s'être servi d'elle, comme d'un jouet. Elle a sçu s'échapper de sa prison.

Digitized by Google

Elle arrive dans cet instant où, sûrement, je ne l'attendois pas, et m'embarrasse beaucoup, parce qu'elle m'amene cette enfant qu'elle me dit être de moi, et mon cœur me le dit aussi. Que puis-je faire pour elle dans cette circonstance ? Je me vois absolument sans ressources, comme elle, et cependant, puis-je laisser mourir, dans le besoin, mon enfant et sa mere ? Je n'ai recours qu'en vos bontés !.... » La Reine regarda sa rivale d'un œil appaisé, et ma petite fille avec intérêt. Elle la baisa deux ou trois fois. « Je me charge de la mere et de l'enfant, dit-elle avec bonté. Allez m'attendre dans la piece voisine. » Marguerite sortit toute honteuse, après avoir baisé respectueuse-

ment la main de la Reine. Je me jettai aux génoux de ma chere Bienfaitrice. pour lui exprimer ma reconnoissance. « Je meurs content, lui dis-je. » -- « Que parlez-vous de mourir, mon cher Clément ? Il faut vivre avec moi. Nos peines sont finies. Nous pouvons être, au gré de nos vœux, époux, amans... » -- « Ah ! ma Princesse, les sources de la vie sont taries chez moi. L'excès du plaisir, que vous me causez, ajoute au poids de mes peines, et me donne le coup de la mort. Je meurs de joie. »

Je n'en puis écrire davantage..... Je sens que mon dernier instant est arrivé.... Ah ! que je serois heureux !.. Et il faut mourir ! . . . (*De la main de la*

Digitized by Google

Reine de Navarre.)Je n'ai pu sauver mon cher Clément Marot. Nous allions nous voir heureux l'un par l'autre. Le Ciel n'a pas voulu le permettre. Il est mort dans mes bras, encore à la fleur de son âge, et m'a laissée inconsolable. Je ne tarderai pas à le suivre. Que servent la fortune et les grandeurs?

FIN.

A la suite de CLÉMENT MAROT, MICHEL MONTAIGNE ne tardera pas à paroître.

Digitized by Google

Digitized by Google

LISTE

DE QUELQUES OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR.

ON vend chez LOUIS, libraire, les ouvrages suivans.

Digitized by Google

Les éditions des autres oüvrages du même auteur sont épuisées ; ainsi l'on n'a plus d'exemplaires.

1°. *d'Isaac et Rebecca*, ou *les nôces Patriarchales.*

2°. *Du Nouveau Monde*, Poëme en deux volumes, que l'auteur a corrigé entierement, et dont il donnera bientôt, au Public, une nouvelle édition.

3°. *De l'histoire de la République des Lettres et Arts en France.*

4°. *Des Sauvages de l'Europe.*

5°. *Des amans françois à Londres*, ou *les délices de l'Angleterre, etc. etc.*

Digitized by Google

Confessions des hommes célèbres de France, écrites par eux-mêmes, et mises en françois moderne etc.

L'auteur de l'*Aventurier François* a imaginé de recueillir les confessions de nos hommes célèbres. Ce sont des aveux qu'ils font de leurs fautes, de leurs fredaines, de leur vie particuliere, où ils paroissent aux yeux du Public, en deshabillé, pour ainsi dire, et dépouillés de toute la parure qui les déguise, et les rend méconnoissables dans ce qu'on appelle l'histoire.

Le premier volume de cette

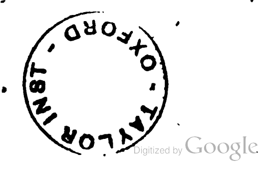
Digitized by Google

collection a déjà paru ; mais simplement sous le titre de *Confessions de Rabelais*, qui ne donnoit pas une juste idée de l'entreprise. Le plan de l'ouvrage étoit cependant exposé à la tête de ce premier volume. Le second, contient les *Confessions de Clément Marot.* Le troisieme va paroître. Ce sont les *Confessions de Michel Montaigne.* Après ces trois premieres, on donnera successivement celles de Théophile, qui a eu de grands malheurs, de Descartes, de Scarron, de Corneille, Racine, Boileau, Moliere, Lafontaine, Regnard, Fontenel-

Digitized by Google

le, Bossuet, Fénélon, J. B. Rousseau, Lamotte, Montesquieu, Voltaire, J. Jacques Rousseau, Buffon etc. Après les auteurs viendront les Rois, tels que Charlemagne, Philippe-Auguste, Louis (le saint), Philippe-le-Bel, Charles V, Charles VII, Louis XII, François Ier, Henry IV, Louis XIV. Après les Rois, on donnera les Généraux, les Ministres, les Artistes etc. On souscrit chez l'auteur.

Comme la Religion, qu'on a cru, pendant quelque tems, presque submergée, remonte sur l'eau, et commence à oc-



Digitized by Google

cuper beaucoup de plumes, le même auteur a voulu que la sienne entrât, pour ainsi dire, dans cette pieuse conspiration. Désirant de reconcilier les Philosophes avec les Chrétiens, il a écrit, pour les uns et les autres, l'histoire de Jesus-Christ, dans un style à peu-près du genre de Télémaque. Il a voulu que ce fût un livre amusant, quoiqu'édifiant, un ouvrage de littérature plutôt que de dévotion. Le titre sera :

Le Législateur des Chrétiens, ou *l'Évangile des Déicoles*, sous presse.

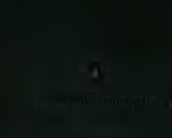
55665965

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google